

**Le député
Leveau; comédie
en quatre actes**

Jules Lemaître

LIREGRATUITEMENT.COM

**Le député Leveau;
comédie en quatre
actes**

Jules Lemaître

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

SCÈNE PREMIÈRE

MAUBRUN, DESLIGNIÈRES, sur le devant du théâtre :

au fond. MADAME DE MERIZE, M. et MADAME

ROSIMOND, EMMA, quelques dames et quelques messieurs formant des groupes.

DESLIGNIÈRES.

Leveau viendra-t-il ?

MAUBRUN.

Il me l'a promis.

DESLIGNIÈRES.

Avec sa femme ?

MAUBRUN.

Je crois ; et même avec sa fille.

LE DÉPUTÉ LEVEAU.

DESLIGNIÈRES.

Pourquoi dites-vous : et même avec sa fille ?

MAUBRUN.

Parce que c'est sa fille qui vous intéresse particulièrement.

DESLIGNIÈRES.

I C'est vrai : mademoiselle Marguerite me plaît beaucoup.

MAUBRUN.

Et cest avec l'espoir de dîner avec elle chez moi qu'aujourd'hui, jour de vole important...

DESLIGNIÈRES.

Mais dont on savait d'avance le résultat...

MAUBRUN.

Vous, représentant du peuple...

DESLIGNIÈRES.

Oh! si peu...

MAOBRON.

Vous atez quitté la Chambre bien avant la fin de la •éaaee.

DESLIGNIÈRES.

Presque en même temps que vous, mon cher Maubrun.

UADBRUN.

Moi, je n'étais là qu'en curieux.

DESLIGNIÈRES.

Eli bien, et moi donc?

UAUBRUN.

Enfin, soyez heureux, mon petit Deslicnières. Elle viendra, vous la verrez.

ACTE PREMIER

DESLICNIÈRES.

Vous êtes exquis. Et tenez ; peut-être pourrez-vous me dire, vous qui savez tout ou qui devinez tout...

H A U B R U N , modestement.

Oh!

DESLIGMÈRE8.

Mais oui, mais oui, personne n'est mieux placé que TOUS pour cela. Vous êtes très riche, vous connaissez et vous recevez tout le monde. Avec cela, aucune ambition personnelle, rien que le désir honnête de vous divertir en regardant les hommes et d'en faire déûler chez vous le plus possible. L'expérience la plus fine ! La bien, veillance la plus ironique, mais je crois aussi, la plus réelle!... Bref, il n'y a que vous qui puissiez me renseij^ner sur un point. Leveau me doniicra-t-il sa fille?

MAUBRCN.

La lui avez- vous demandée?

DESLICNIÈRES, limptemooU

Plusieurs fois. Et il a refusé, toujours plus énergiquement chaque fois. A présent, il m'évite dans les couloirs... Mais je vou-

drais savoir s'il se laissera llécliir.

UAUBRUN.

Comment voulez-vous que je vous dise?... Ah! si vous étiez de l'extrême gauche...

DESLICNIÈRES.

Oui, c'est vrai, il aurait peur de moi.

UAUBRUN.

Ou de l'extrême droite...

DESLIGMÈRES.

Oui, c'est vrai, il aurait besoin de moi.

HAUBRUN.

Mais...

DESLIGNIÈRES.

Mais je suis centre gauche. Je représente le fond même des idées moyennes du pays; et comme, grâce aux particularités de fonctionnement du suffrage universel, nous ne serons jamais plus d'une douzaine à représenter les véritables idées du pays... il s'ensuit que je n'ai pas d'avenir.

MAUBRUN.

Voilà I

DESLIGMÈRES.

Et ce n'est pas tout. Il y a entre Leveau et moi incompatibilité d'esprit. Je l'agace, parce que je manque d'emphase. Et ce qui est admirable, c'est qu'il me prend pour un sceptique, un dilettante, et qu'il se figure être, lui, un croyant. Et le fait est qu'il croit rudement à l'argent, à sa propre éloquence et à la bonté de toutes les opinions qui peuvent le faire réussir.

MAUBRUN.

Avec cela, le voilà joliment parti, ce Leveau ! Il commence à être quelqu'un à la Chambre. Dépêchez-vous, mon cher Deslignières. Je ne serais pas surpris, un train dont vont les choses, que, dans un an ou deux, mademoiselle Marguerite fût la (ille d'un ministre. Ce qui n'augmenterait pas vos chances.

DESLIGNIÈRES.

C'est ce que je me dis. Aussi, vous voyez, je travaille, j'intrigue. J'ai la mère pour moi. C'est peu de chose,

ACTE PREMIER

sans doute. Complètement annihilée par son mari, la pauvre femme. Pourtant, je la connais, elle a une puissance cachée d'entêtement qui me donne un peu d'espoir.

MAUBRUN.

Et la fille, l'avez-vous pour vous ?

DESLIGNIÈRES.

Eh ! je ne l'ai pas contre moi. Et même c'est d'abord sur elle que je compte dans tout cela. Elle est charmante, vous savez? et très bonne et très sage sous sa blague de jeune fille moderne... Mais comment sa mère et elle ne sont-elles pas encore là?

HAUBRUN.

Leveau sera rentré tard de la Chambre et elles l'auront attendu.

DESLIGNIÈRES.

A propos, quelle était donc cette dame à côté de vous, tantôt, dans la tribune diplomatique, et qui est partie au milieu de la séance?

MAUBRUN.

La marquise de Grèges, une de mes meilleures amies.

DESLIGNIÈRES.

La femme du député de la droite?

MAUBRUN.

Justement.

DESLIGNIÈRES.

Elle est bien jolie! Et... plus forte que le mari?

MAUBRUN.

Oui. Au reste, si vous voulez la voir de plus près...

SCÈNE II Les Mêmes, LA MARQUISE DE GRÈGES

LA MARQUISE, à Maubrun.

Eh bien, mon ami, quelles nouvelles de la Chambre?

Uad;inic de Merize^ Rosimond, madame Bosimoad et Emma
s'aiiprochcnl. MAUBRUN.

Votre mari n'est donc pas resté jusqu'au bout?

LA MARQUISE

Il n'y était pas, mon mari. Vous comprenez, la question était très embarrassante pour lui. Voter contre ses convictions, c'est pénible. Voter avec le ministère, c'est plus pénible encore. S'abstenir, ça n'est pas brave. Alors, il est allé à la ciiasse... Ainsi, vous ne savez rion?

M A f B II u N .

Oh! le ministère a dû s'en tirer... Vous savez, il y a comme cela des choses qu'on est obligé de promettre quand on est candidat, mais auxquelles personne ne tient au fond. Le rapporteur lui-même, ce bon Levean, n'avait pas l'air de s'en soucier autrement.

MADAME DE MERIZE.

De quoi s'agit-il?

j De la séparation de l'Église et de l'État, chère madame.

MADAME DE MERIZE, avec indlitéace.

Ahl

MAUDUUN.

Vous ne saviez pas?

ACTE PREMIER

MADAME DE MERIZB.

Oh! la politique et moi...

MAUBRUN.

C'est tout l'clTet que ça vous produit? Je croyais que la baronne de Merize était une personne bien pensante.

MADAME DE MERIZE.

Oh! moi, depuis qu'on a fermé la chapelle des Pères...

LA MARQUISE

Ils ont emporté votre religion avec eux?

MADAME DE MERIZE.

Non, mais ça ne m'amuse plus.

ROSIMOND, solennel.

La question est grave pourtant... excessivement grave.

MADAME ROSIMOND.

Surtout quand on a des enfants...

ROSIMOND.

Sans la religion, voyez- vous..,

MADAME DE MERIZE, à Maubrun, i mi-Toii.

Qui sont donc ces gens si sérieux?

MAUBRUN.

Vous no reconnaissez pas? (présenimt.) Monsieur et madame Rosimond, sociétaires...

MADAME UOSIMOND, interromp«nt.

Z' à pai'l entière...

MAUBRUN.

De la Comédie-Française.

Je conçois que les gens qui ne tiennent à rien, qui n'ont pas de position, et qui, par suite, n'ont rien à ménager... Mais quand on occupe comme nous une situation officielle...

MADAME ROSIMOND.

Et puis, nous avons trois enfants, deux garçons et une fille. L'aîné prépare Normale et le cadet Polytechnique. La troisième... cette grande fille-là (EUe désigne Emma qui rougit.) suit Ics cours du Conscratoire. Elle est extrêmement sérieuse...

M AU BRUN, interrompant.

Et qu'est-ce que vous allez dire tout à l'heure, monsieur Rosimond !

ROSIMOND.

Nous avons songé, madame Rosimond et moi, à la grande scène du Misanthrope...

MADAME ROSIMOND.

La troisième du quatre.

MAUBRUN.

N'est-ce pas un peu... sévère ? Vous n'auriez pas à la place quelque petite drôlerie... un monologue ?

ROSIMOND.

Nous ne pouvons pas, cher monsieur. Dans notre position, vraiment nous ne pouvons pas.

MAUBRUN, riant.

C'est l'enfer ; qu'est-ce que vous voulez si vous ne pouvez pas...

SCÈNE III Les Mêmes, MADAME LEVEAU, MARGUERITE

DESLIGNIÈRES, à part et gaiement en voyant entrer Targuerite.

Enfin !

Bonsoir, madame Leveau... mademoiselle Marguerite ; votre père ne vient pas ?

Madame Leveau serre la main à iindame Ruàmond comme k
ane amie. MARGUERITE.

Il va venir tout à l'heure. Savez-vous ce qu'il a fait, papa ? Il a renversé le ministère.

DESLIGNIÈRES.

Allons donc ?

MARGUERITE

Eh bien, vous êtes poli, vous, monsieur ! Pourquoi papa n'aurait-il pas renversé le ministère ?

DESMGMÊRES.

Mais comment ? A six heures, ça marchait très bien pour le gouvernement. Ça marchait même si bien que ça n'était plus intéressant du tout et que je me suis en

ail.'.

Il paraît que ça s'est fait au dernier moment, quand personne ne s'y attendait. Papa est monté à la tribune. Il a été très éloquent. La majorité a voté... la prise en considération... ça se dit comme ça ?... du projet de loi. Le ministère a donné sa démission, séance tenante. El voilà !

MADAME IIOSIMOND.

Mais c'est affreux, ce que nous vous annoncez là, mademoiselle! Ainsi, on va fermer les églises, chasser le* pauvres prêtres...
«

MARGUERITE

Oh ! papa ne demande pas tout ça. Il m'a fait élever au couvent. Ainsi !... C'était seulement pour ennuyer les autres. C'est de la politique, n'est-ce pas, monsieur Deslignières ?

DESLIGNIÈRES.

Hélas ! oui, mademoiselle...

MADAME ROSIMGND.

Alors, c'est bien différent. (S'asseyant auprès de madams Leveau, à droite de la scène.) VoUS devCZ être fièrC de VOlr

mari, madame ?

MADAME LEVEAU

Ah! madame, ne m'en parlez pas!... Leveau a de si drôles idées depuis qu'il est dans la polilique ! Je n'aurais jamais cru, quand je l'ai connu, que cet homme-là serait un jour avec les rouges. Ce n'est pas que je sois plus dévole qu'une autre. Mais, voyez-vous, il ne faut jamais loucher à la religion.

MADAME RGSIMOND.

Bien parlé, madame.

MADAME LEVEAU

Et puis... [si vous saviez ce que c'est que d'êlr Iflk femnu' d'un homme célèbre...

MADAME ROSIMONO.

Mais je le eais, madame.

TE PREMIER

MADAME LEVEAU

Oui, mais vous, vous êtes dans la même parlie que monsieur votre mari. Alors, vous pouver; le comprendre. Tandis que moi...

MARGUERITE

Mais, maman, nos petites affaires ne peuvent pas intéresser bien vivement madame...

MADAME ROSIMONO.

Mois si, mais si ; beaucoup, au contraire.

MADAME LEVEAU, 4 Margueriie.

Tu vois? Tu es toujours à faire la leçon à la niôre!

MAUGUERITE.

Oh ! maman !

MADAME Lt:VEAU, à madame R(Miuiun>l.

Ce qui est certain, madame, c'est qu'à mesure que Leveau est devenu célèbre... je vous dis cela à vous... il a été moins aimable avec moi et est moins resté à la maison... C'est au point que, chaque fois qu'il a ua succès à la Chambre et que les journaux parlent de lui, je me dis : « C'est moi qui vas paver ça ! »

MARGUERITE, trUtament, bas & De8li«nièr«s.

La voilà partie !

Elle va causer avec Doslignières, à gauche de la «r[^]ie. MADAME LEVEAU, en rougissant.

Tenez, voulez-vous savoir quel a été mon meilleur temps? C'est quand Leveau était simple petit avoué à Moulargis, qui est notre endroit de naissance à tous deux. Je dis à présent : simple petit avoué ; mais, dans ce temps-

là, je me figurais qu'il ne pouvait pas y avoir de plus belle position. J'étais fière de lui. Il m'aimait bien. C'est moi qui avais la fortune. Mon père était un gros fermier, très à son aise, et j'avais apporté une jolie dot. Aujourd'hui qu'il gagne des mille et des cents dans les affaires, il ne se souvient seulement plus que c'est moi qui lui ai fourni de quoi monter plus haut.

MADAME ROSIMOND.

Mais il a fallu que M. Leveau fût singulièrement intelligent pour que, parti d'une étude d'avoué de petite ville...

MADAME LEVEAU

Ça, je vous en réponds. Pour l'esprit et la parole et tout, il n'en craint pas un. Et des manières quand il veut! Tout le monde s'y laisse prendre, les femmes comme les hommes, (comme nous-mêmes.) Oui, les femmes, et ça n'est pas le plus gai pour moi. Vous devez me comprendre, vous, madame, parce qu'enfin dans ces théâtres... avec toutes ces petites actrices, M. Rosimond... bel homme comme il est... Je suis sûre que vous êtes jalouse.

MADAME ROSIMOND, pincée'

M. Rosimond ne m'a jamais donné lieu de l'être, madame.

MADAME LEVEAU, plus bas.

I Eh bien, moi, je suis jalouse, je ne m'en cache pas. Je le surveille, et si vous saviez tout ce que je découvre ou que je devine!... Et le plus triste, c'est que je n'ose rien lui dire, parce que je sens bien que si je lui disais qucl(|uc chose, (.a irait encore plus mal. Alors je me ronge'./. Jugez si la nouvelle de ce soir peut me faire plaisir. On dit qu'il peut devenir ministre un jour.

ACTE PREMIER

Qu'est-ce que je deviendrais, moi? Me voyez-vous femme ^ .de ministre? Plus il monte, et plus je descends, moi; / plus je descends dans son amitié.

Elle continue de causT avec madame Rosimond. LA MARQUISE, elle emmène Maubrun au milieu du théâtre.

Elle est naïve.

MAUBRUN.

Elle est restée de son village. Et puis elle déborde, c'est plus tort qu'elle.

LA MARQUISE

Le mari vaut quelque chose?

MAUBRUN.

Certes. Pas distingué, mal dégrossi, très peuple. Mais... un tempérament.

Riche?

MAUBRUN.

Propriétaire de trois journaux, directeur de la Banque Occidentale. Un flair étonnant. Homme d'affaires autant qu'homme politique, et traitant la politique comme une affaire.

LA MARQUISE

Des convictions?

MAUBRUN.

^ Beaucoup d'appétit, et cette hâte de jouir qu'ils ont tous. Vaniteux; très accessible aux séductions d'une vie dont les élégances lui sont nouvelles... Très_fin... mais avec des naïvetés. Quant à ses convictions... comment ne seraient-elles pas sincères? Il en vit. En somme, une force.

LA MÂRQUISE:.

Vous lui croyez de l'avenir ?

MAUBRUN».

Oui. Bien dirigé, il irait très loin... Mais parlons de vous, chère amie. Tout va-t-il à votre gré depuis que vous avez jeté le marquis dans la politique et quitté le château de ses pères pour vous installer à Paris?

LA MARQUISE

Ah! mon ami, que je m'y suis ennuyée dans ce beau château, où nous grignotions tristement nos petites rentes de gentils-hommes campagnards! Ah! les douceurs de l'élevage! Ah! les beautés de la nature, de novembre à février! Je ne suis pas une contemplative, moi. Ici, du moins, je vis, j'agis, ou du moins je pourrais agir, si...

MAUBRUN

Si le marquis...

LA MARQUISE

Le marquis est le plus honnête et le meilleur homme du monde.

MAUBRUN.

Mais il n'est que ça. Oh! vous pouvez bien me le dire à moi. Vous vous donnez beaucoup de mal pour lui, et...

LA MARQUISE, rlaat.

Et il ne rend pas, c'est vrai.

MAUBRUN.

Faudra-t-il vous présenter Leveau?

LA MARQUISE, arec délachenieat.

Comme vous voudrez.

Elle continue <ii causer av'c M«ubruo.

ACTE PREMIER

MARGUERITE, i gauchu de U leène arec Defiligua-r^s.

C'est bien vrai au moins, ce que vous me dites là ? Vous êtes bien sûr de m'aimer un peu ?

DESLIGNIÈUES.

J'en suis plus sûr aujourd'hui qu'hier, et je serai plus sûr encore demain qu'aujourd'hui. Je me vante peut-être: mais je crois que nous sommes faits pour nous entendre. Nous vivons au milieu d'un monde qui ne cherche que larj^ent ou les plaisirs de la vanité la plus grossière. Or, nous mêlions, nous, quehjue chose audessus. Et l'on ne nous croit pas sérieux, parce que nous raillons ce que les autres estiment par-dessus tout, et parce que nous cachons nos vrais sentiments, qui ne seraient pas compris.

MARGUERITE

Bref, nous sommes deux perfections !

OESLIGNIÈRES.

Non, mais deux âmes sincères et de bonne volonté.

MARGUERITE

Mettons tout simplement deux bons gansons, voulezvous?

DESLIGNIÈRES.

Donnez-nous le nom que vous voudrez, pourvu que vous nous donniez à tous deux le même, pourvu qu'«' vous gardiez l'habitude de dire : nous deux. Ah ! mademoiselle Marguerite, on m'a

tant de fois refusé votrt: main que cela a dû me donner des droits et que je puis bien vous considérer un peu comme ma fiancée, n'est-ct^ pas?* Laissez -moi donc vous parler librement. M'en voudrez-vous beaucoup si je vous dis que je pense souvent à ce que doit être votre vie, que je ne vous crois

pas toujours heureuse, et qu'il y a, dans mon amour, un désir de vous arracher à des tristesses que je pressens ?

MARGUERITE

Mais, monsieur mon ami, est-ce que ce n'est pas un peu indiscret ce que vous me dites là ?

DESLIGNIÈRES.

Oh! après ce que votre mère racontait tout à l'heure.. .

MARGUERITE

Oui, elle se confesse beaucoup, ma pauvre maman. Elle n'a pas le chagrin silencieux. Elle est plus simple que nous autres : dix ans de séjour à Paris l'ont laissée telle qu'elle y est venue. Mais elle est si bonne !

DESLIGNIÈRES.

Je le sais, et je l'aime beaucoup.

MARGUERITE

Mon père n'est pas méchant non plus, je vous assure... Le malheur pour eux, c'est que, tandis qu'elle restait la même, il devenait, lui, tout ce que vous savez... Et le malheur pour moi, c'est que, je ne sais pourquoi... je jne puis vivre oa pleine intimité avec

aucun des deux... C'est triste de se sentir comme cela seule... entre son père et sa mère. Je passe ma vie à écouter les plaintes de l'une et à calmer les emportements de l'autre... Je vous dis tout... Je vous en dis même trop... et tenez, je crois que j'exagère un peu pour me faire plaindre, ce qui serait mal.

DESLIGNIÈRES.

Ce qui est sûr, c'est que je vous aimerais mieux avec moi; vous ne pouvez pas m'en empêcher... Votre mère est-elle toujours de notre parti ?

ACTE PREMIER

MARGUERITE

Elle veut ce que je veux.

DESLIGNIÈRES.

El votre père ?

Il résiste toujours.

DESLIGNIÈRES.

Qu'a-t-il contre moi ? Ce ne peut t'être la différence de nos opinions... Il est trop intelligent... Après tout, je suis ce qu'on appelle un parti convenable. J'ai une petite fortune personnelle, je suis le plus jeune des députés. Je me suis fait une spécialité : la question forestière, qui m'a déjà inspiré deux ou trois discours qu'on a trouvés très bien.

MARGUERITE

Alors?

DESLIGNIÈRES.

Il est vrai qu'il y a deux ans, dans des articles de /journal, j'ai traité un peu durement les hommes de son parti, et qu'il a pu m'arriver de le nommer lui-même sans bienveillance. Je ne vous connaissais pas, mademoiselle... Mais je ne pense pas que cela sullivanise...

MARGUERITE

Il y a un moyen de vous en assurer.

DESLIGNIÈRES.

Lequel ?

MARGUERITE

Demandez-le-lui.

DESLIGNIÈRES.

Vous croyez ?

Il est très rond, papa. Ce procédé n'est pas pour lui déplaire.

OESLIGNIÈRES.

Vous avez peut-être raison.

MARGUERITE

11 ne doit pas tarder à venir. Séparons-nous. 11 vaut mieux qu'il ne nous trouve pas ensemble...

Oeslignières va rejoindre Uaubrun au milieu de la scène, et Marguerile s'approche d'Emma Rosimoud, immobile sur sa chaise, à droite.

MARGUERITE

Est-ce que c'est amusant, mademoiselle, le Conservatoire ?

EMMA

On y travaille beaucoup, mademoiselle.

MARGUERITE

Dans quelle classe êtes-vous ?

EMMA

Dans la classe de M. Lagardère.

MARGUERITE

Il est rudement beau ! Êtes-vous amoureuse de lui ?

EMMA

Oh ! mademoiselle...

MARGUERITE

Moi non plus, soyez tranquille. Il nie semble que je ne pourrais jamais aimer un lionmo qui s'habille en Romain le soir, qui

montre ses bras, et qui est à toute» les femmes do neuf hoïin>s i\
minuit.

ACTE PREMIER. If

EMMA

Oh ! mademoiselle...

MARGUERITE.

Et ses autres élèves en sont-elles amoureuxs ?

EMMA

Je n'adresse jamais la parole à aucune de ces demoiselles; ma-
man me mène à la leçon et me rcmmt'np après.

UAKGUERITE.

Est-ce que vous concourez cette année ?

EMMA

Oui, mademoiselle.

UARGUEBITK.

Dans quel rôle ?

EMMA

Dans le rôle de Phèdre.

MARGUERITE

Est-ce que vous avez eu déjà de grandes passions?...

EMMA

Oh! mademoiselle...

Est-ce que vous avez brûlé pour un beau-fils d'une flamme criminelle? Non?... Alors, expliquez-moi...

Elle remmène dans uu coin continuer la conTersation.

MADAME ROSIMOND, toujoars assise prè8 de madame Le-reau k droittv de la scène.

Comme je vous le disais, chère madame, on avait promis formellement la décoration A mon mari...

20 LE DÉFUTÉ LEVEAU.

pense que le nouveau ministère nous continuera la bienveillance de l'ancien. Mais, pour plus de sûreté, maintenant que M. Leveau est une puissance, si vous vouliez être assez bonne...

EMMA, qaiitant brasquement Marguerite et se réfugiant uu-près de madame Rosimond.

Oh! maman!...

MADAME ROSIMOND.

Qu'y a-t-il, mon enfant?

EMMA, désignant Uargueritc.

Cette demoiselle... si tu savais comme elle m'a dit de vilaines choses...

MADAME ROSIMOND.

En effet... elle a l'air bien effronté.

ACTE PREMIER

mérite. Ils étaient tous là à ti'embler, à parler d'opportunité, » à échanger des considérations académiques et émollientes. On allait, une fois de plus, voter l'ajournement. Alors la moutarde m'a monté au nez ; j'ai escaladé la tribune. Je leur ai demandé s'ils se moquaient du suffrage universel. J'ai démontré que tous les ministres, sans exception, avaient fait figurer dans leur programme, soit aux dernières élections, soit aux précédentes, l'article qu'ils repoussaient aujourd'hui. L'effet a été foudroyant. L'urgence a été votée... fi une petite majorité; mais le ministère est à bas, et, pour moi, c'est l'essentiel.

MADAME ROSIMOND.

Alors, monsieur, c'est vous qui allez être ministre?

LEVEAU

On me l'offrira peut-être, mais je refuserai. Mon jour n'est pas encore venu.

MARGUERITE

Oui, ça ne va pas encore assez mal.

Lereau lui tire l'OKill«.

MAUBRUN à Lereau.

Je ne vous cacherai pas qu'à la première nouvelle, ces dames ont été un peu émues...

MADAME LEVEAU

Oui, si tu crois avoir bien travaillé aujourd'hui...

LEVEAU

Toi, tu es une bonne femme, mais tu sais qu'il y a des sujets sur lesquels je ne te demande pas ton opinion... Quant à ces dames, qu'elles se rassurent. Si la loi

pusse, ce que j'ignore, elles ne s'en apercevront seulement pas, et il n'y aura rien de changé dans leur vie. Elles paieront une petite cotisation pour aller à la messe, voilà tout. Mais elles auront des curés qui seront beaucoup plus à elles, et qui auront le droit de dire du mal du gouvernement. C'est un avantage à considérer, cela ! Mais on se fait aujourd'hui des montagnes des choses les plus raisonnables et les plus simples... Ah! vous en verrez bien d'autres ! Vous êtes exquises, mesdames ; mais, permettez-moi de vous le dire, vos préjugés distingués et vos répugnances éligantes ne peuvent pas peser beaucoup, à l'époque de démocratie où nous sommes, dans les déterminations d'un honnête homme politique. "Vous avez derrière vous des millions de pauvres diables qui savent ce qu'ils veulent, et qui ne veulent pas les mêmes choses que vous. Il y a des courants qu'on ne remonte pas.

DKSLTGNIÈRES.

Cher monsieur Leveau, vous avez été fort éloquent tantôt... (à part.) Soyons lâche !... et vous êtes présentement le plus fort. Mais ce que vous avez fait voter à la Chambre, ôtes-vous bien sûr

que l'intérêt du pays l'exige absolument, ou que le pays en éprouve réellement le besoin ? Vous connaissez mieux que moi les obscurités et les équivoques inévitables du suffrage universel, et vous savez bien qu'on lui fait dire tout ce qu'on veut.

« LEVEAU

Soit, monsieur, nous lui faisons dire ce que nous voulons. Mais alors, si nous nous trompons...

DESLIGNIÈRES

Dites : si vous le trompez.

ACTE PUEMIKU

LEVEAU

Si nous le trompons, il est toujours libre de nous démentir. Or, nous ne voyons pas qu'il l'ait encore fait depuis dix ans... Et, quand même nous ne représenterions pas la majorité réelle du pays, nous en représentons du moins la partie la plus agissante, la plus bruyante, la plus avide (cela m'est égal), celle qui vote, celle qui a l'air de savoir ce quelle veut. Nous ne pouvons pourtant pas faire parler les muets ! Il est bien évident que, si nous sommes les plus forts, c'est que la France le veut — ou le supporte, ce qui revient au même. Ne vous fâchez donc point de nous voir diriger sa politique comme elle l'entend...

DESLIGNIÈRES.

Et comme vous l'entendez.

LEVEAU

Et comme nous l'entendons! Et laissez-nous, puisqu'elle nous a choisis pour faire ses affaires...

DESLIGNIÈRES.

Et les vôtres.

LEVEAU

Et les noUos! Pourquoi pas? Je ne pose point pour le désintéressement. Je me sens poussé par un grand courant : je serais bien bête de ne pas me laisser porter. Il se trouve qu'en défendant mes convictions, je rencontre le pouvoir...

DESLIGNIÈRES.

Et l'argent.

LEVEAU

Et l'argent ! Je serais stupide de n'en pas profiter. A chacun son tour! C'est peut-être la formule même du

progrès. J'appartiens, moi, aux nouvelles couches. J'ai commencé par être un tout petit avoué dans une toute petite ville. Je n'en rougis pas. Ma fortune politique...

DESLIGNIÈRES.

Et financière.

LEVEAU

Et financière me paraît d'un exemple encourageant dans une démocratie. Enfin nous sommes les plus forts, et j'en suis bien fâ-

ché pour vous, monsieur le centre gauche.

Q se promène à grands pas, au milieu d'un murmure flatteur.
DESLIGNIÈRES.

Attendons la fin.

LEVEAU

Attendez. Ça ne nous gêne pas.

Il aTise Emma Rosimond, et, pendant ce qui suit, lui parle et flnit par lui pincer la joue.

MARGUERITE, se rapprochant de Deslignières.

Perdez- vous la tête ? On dirait que vous vous appliquez à l'exaspérer.

DESLIGNIÈRES.

C'est plus fort que moi. Mais, après tout, je lui ai fourni l'occasion d'un petit succès oratoire. Je suis sûr qu'il ne m'en veut pas.

n continue & causer avec Marguerite.

EMMA, elle court se réfugier auprès de madame RosimonJ, connna ci-dessus.

Oh! maman!... (oôsignant Leveou.) ce monsieur... si tu savais ce qu'il m'a dit!...

MADAME ROSIMOND.

Ma fille, vous êtes une sotte.

ACTE PRKMIK

DESLIGNIÈRES, il marche résolument sur Lereau, qui, en quittant Emma, est venu au milieu de la scène.

Monsieur et cher collègue, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille.

LEVEAU

Monsieur, on vous a déjà répondu... plusieurs fois, si je ne me trompe.

DESLIGNIÈRES.

En effet, monsieur: mais je continue d'aimer mademoiselle Marguerite; elle a continué de le permettre, et j'ai pensé que votre résistance s'userait peu à peu... Vous êtes ce soir de belle humeur. J'ai cru que la victoire vous rendrait bon prince.

Monsieur, ce n'est pas de mon succès personnel que je me réjouis ; c'est de celui des principes auxquels j'ai consacré mon existence.

DESLIGNIÈRES.

Voyons, voyons, vous n'êtes pas à la Chambre... Pourquoi ne voulez- vous pas de moi? Parce que je suis centre gauche ? Mais vous ne vous en apercevrez pas, je vous le promets. Si je vote contre vous, je ne m'en vanterai pas. Et je voterai souvent avec vous... toutes les fois que je serai de votre avis... Ainsi!...

LEVEAU

Monsieur, je vous serais obligé d'être sérieux. Moi, je le suis. Une fois pour toutes, je décline l'honneur de vous avoir pour gendre. Est-ce dit ?

DESLIGNIÈRES.

Mais enfin, pourquoi?

LEVEAU

Cherchez!

Il lui tourne le dos. Deslignières le (loursuil ot le rattrape. DESLIGNIÈRES.

Cher monsieur Leveau, je vous pine de considérer que ce qui fait que vous ne pouvez pas me soullVir, est justement ce qui m'a fait trouver grâce aux yeux de mademoiselle Marguerite. Ce que vous rêveriez pour elle, c'est sans doute quelque petit struggle-forlifer., comme en dit aujourd'hui. Or, elle n'en voudra jamais. Tandis que moi, elle me veut bien... parce que je ne suis pas malin. Je vous agace, vous; mais je ne l'agace pas, elle. Voili le fait.

Quand quitterez-vous ce ton de blague? Ça ne mène à rien ça, vous savez?

DESLIGNIÈRES.

Ah! comme vous avez raison!... Et voilà précisément la différence entre nous deux. J'ai l'air de me moquer du monde... je ne sais pas pourquoi... par fausse honte, par timidité, par craiute d'exagérer et de surfaire ce que j'ai de bon en moi. Et au fond, il y a un las de choses auxquelles je crois... mais là... bêlement. Vous, au contraire...

LEVEAU

Moi, au contraire?

DESLIGNIÈRES. "

Rien. Je vous disais donc que j'aime toujours mademoiselle Marguerite. Je voua rappelle que j'ai vingt mille livTes do rentes, gagnées honorablement par mon père, dans lu tannerie, à Mcung-sur-Loire, et que je suis tout prêt à prendre mademoiselle votre fille sans dot.

ACTE PRE5I1ER

LKVEAU.

Sans dot !... Ah ça! me prenez-vous pour on personnage de comédie?

DËSLI6NIÈRES.

Dites au moins pourquoi vous ne voulez pas... Est-ce liarce que j'ai écrit autrefois... avant d'avoir rencontré votre fille... des arlicles sans conséquence, oij j'exprimais des sentiments un peu dillérenls des vôtres?...

LEVEAU

Le fait est que vous ne me ménagiez guère dans ce tetnps-là... je me souviens.

OESLIGNIERES.

Bon, voilà ce que je craignais.

LEVEAU

Une fois, à propos d'un discours sur la laïcisation de l'enseignement, vous m'avez appelé Robespierre de carton.

DESLIGMÈRES.

Que voulez-vous? la jeunesse...

LEVEAU

Une autre fois, à propos de râlTure des Tourhic^res du Centre, vous m'avez qualifié de VeiTès jacobin.

DESLIGNIÈKES.

Le désir de montrer mon érudition...

LEVEAU

Aussi, n'est-ce pas pour cela (jue je vous en veux. Les mots sont des mots, et je ne suis pas un eulniil.

DESLIGNIÈRES.

Alors, que me reprochez- vous ?

LEVEAU

Je vous l'ai dit: cherchez!

MAUBRUN, il s'approche avec la maniuisc. A Lcveau.

Mon cher député, madame la marquise de Grèges m'a demandé de vous présenter à elle... Vous ne tenez pas autrement, je

suppose, à entendre M. et madame Rosimond?... Moi, je vais où le devoir m'appelle.

Tout le monde passe dans le grand salon, excepté Lereau et la marquise.

SCÈNE V LA MARQUISE, LEVEAU

LEVEAU

Je suis charmé, madame, de faire la connaissance d'une des femmes les plus élégantes de Paris, et d'une de celles dont j'ai entendu dire le plus de bien.

LA MARQUISE

El moi, monsieur, je vous avoue que j'étais... curieuse de vous voir. Cela ne vous fâche pas ?

LEVEAU

Cela me flatte beaucoup... Et je crois même que rien n'est meilleur que ces rencontres. Vous vous figuriez sans doute un député radical comme un ôtre hirsute, mal peigné, d'éducation sommaire, un échappé de brasserie, un Ralwgas...

ACTE PREMIER. 2y

LA MARQUISE

Oh ! monsieur, il y a longtemps que je n'en suis plus là.

LEVEAU

Je suis heureux, madame la marquise, de vous l'entendre dire. Soyez sûre, en effet, que nous ne sommes ni des ours, ni des fanatiques, ni des bohèmes, que nous comprenons les élégances de la vie et que nous les goûtons.

LA MARQUISE

J'avoue que je m'en doute un peu... Mais un mot vous expliquera ma curiosité. J'aime la force... et je ne déteste pas le succès.

LEVEAU

Ainsi, vous ne m'en voulez pas trop d'avoir fait triompher tantôt une opinion qui, j'en ai peur, n'est pas tout à fait la vôtre ?

LA MARQUISE

Je n'en veux jamais aux gens de ne pas penser comme moi. 11 arrive d'ailleurs si souvent qu'on ait des intérêts communs sans avoir les mêmes idées !

LEVEAU

Comme vous avez raison ! Ainsi, la droite... Il semble, à première vue, que ce soit le parti politique qui nous soit le plus ennemi, à nous radicaux. Eh bien ! c'est encore avec la droite que nous votons le plus souvent.

LA MARQUISE

C'est vrai, nous nous accordons au moins dans net antipathies.

LEVEAU

Et puis, voulez-vous que je vous dise ?... Vous n'abuserez pas de cet aveu ?... C'est encore à droite qu'on trouve les gens de meilleure tenue, les plus propres... les plus... enfin les plus chic, si vous me passez l'expression.

LÀ MARQUISÈ.

Vous croyez ?

Seulement, ils ne sont pas forts.

LA MARQUISE

Ah?

LEVEAU

C'est ce qui nous sauve.

LA MARQUISE

Ils sont aussi forts que vous. Car enfin, si vous pouvez dire que vous les amenez à voter avec vous, ils peuvent dire qu'ils vous réduisent à voter avec eux.

LDVKAU.

Au fait, c'est juste... Est-ce que, tantôt, M. de Gr[^]es. .

LA MARQUISE

M. de Gruges est à la chasse.

LEVEAU

C'est ingénieux, (un nienco.)

LA MARQUISE

Savez-vous ce que je me dis souvent? Ah! quel rôle pourrait jouer aujourd'hui un liomme qui, sans s'inquiéter de la partie af-Tirmativo des divers programmes, et n'en retenant que les négations, saurait grouper tous les méconlenleincnts, fonder quelque chose comme un parti des honnôles gens, un parli national!...

ACTE PREMIER

l'sl-ce que votre mari songerait...

* LA aiARQUISE.

M. de Grèges a deux passions: la chasse et l'agriculture... Mais, au reste, je verrais tout aussi bien, dans le rôle que j'indique, un républicain, ou même un radical .. Il le faudinil ('loquent, actif, audacieux... bien entendu, il ajournerait les questions irritantes, les revendications de l'esprit de parti. Ses alliés en feraient autant... Il ne s'agirait d'abord que de comballre les abus du parlementarisme, le gaspillage financier, la politique d'intérêt électoral... Mais je vous parle là une langue... Je vous prie de croire que ce n'est pas mon habitude.

LEVEAU

Kh! vous la parlez fort bien. Mais après?

LA MAKQUISE.

Justement, il faudrait éviter avec le plus grand soin de se demander: mais après? (on «iinee.) A quoi songez-vous ?

LEVEAU

Je songe qu'il serait bien heureux, celui qui aurait pour amie, pour conseillère, pour Égérie, une femme

comme vous !

LA MAItQUISE.

Est-ce que madame Le veau...

LEVEAU

Parlons-en de ma femme! Mon Dieu, c'est une bonne femme; elle a toutes les vertus domestiques. Mais... c'est tout. Je me connais bien, allez, et je me rends compte de ce qui me manque. J'ai (pielque habitude de»

hommes, assez de flair, beaucoup de décision. On me trouve quelque éloquence. Enfin, depuis quelque temps, j'ai le vent en poupe. Ce qui me manque... ce sont peut-être certaines manières, l'usage d'un certain monde: le vôtre, ce qui fait que l'influence polilique se fortifie d'une influence mondaine... enfin, ce qu'une femme comme vous pourrait seule me donner. Voilà que je vous dis tout, moi. Comme c'est drôle ! Vous m'avez tout de suite inspiré confiance... et même quelque chose de plus.

LA MARQUISE

Laissons ce quelque chose de plus. Quant à la confiance, je m'en arrange très bien, car je crois la mériter.

LEVEAU

Alors, puis-je aspirer à l'honneur d'être un jour de vos amis? Et si j'avais la hardiesse de me présenter chez vous...

LA MARQUISE

Je suis chez moi tous les jours à cinq heures. Je vous préviens que vous trouverez là des gens du monde... qui peut-être ne vous amuseront guère.

LEVEAU

Si vous croyez que les pharmaciens et les vétérinaires de la Chambre sont amusants?

LA MARQUISE

Oh ! mais nous nous entendrons très bien.

LEVEAU

J'en suis sûr... J'ai aux environs de Melun une petite maison qu'on dit agréable... D'assez belles chasses... Si je pouvais espérer qu'une invitation ne serait pas trop mal venue...

SCÈNE VI Les Mêmes, MADAME LEVEAU

MADAME LEVEAU, elle observe .Im jU quelque» instants U»e«« et la marquise ; s'appro;-bant.

Adolphe ?

LEVEAU, bnisquemant.

Qu'est-ce que tu me veux, toi ?

MADAME LEVEAU

Comme tu me parles !

LEVEAU

C'est que tu viens là me déranger au milieu d'une
conversation st^rieïise.

MADAME LEVEAU

J'ai à le parler pour madame Rosimond. Il s'agit do la décoration de son mari. Il paraît qu'il n'y a plus que lui, à son théâtre, qui ne le soit pas.

LBVEAU.

Quoi? «

MADAME LEVEAU

Décoré. Il dit que ça le rend ridicule.

LEVEAU

Va lui dire que ça m'est égal.

LA MARQUISE

Oh ! monsieur, un homme politique doit ménager les comédiens... Allons, faites cela pour madame Le veau.

LEVEAU, a sa femme.

Va dire à madame Rosimond que je m'occuperai de son alTairo.

MADAME LEVEAU

Oui, mon ami.

Elle nt peut se décidei- à parler.

LEVEAU

Va donc ! Qu'est-ce que tu attends ?

Madame LOTcau s'éloigne tristement LA MARQUISE.

Si nous allions un peu entendre M. et madame Rosimond?

LEVEAU

Ça vous amuse?

Non ; mais pourquoi ne pas leur faire ce plaisir?

Bntre Doglignièrecii, venant du grand ^'alvn.

SCÈNE VII LEVEAU, LA MARQUISE, DESLIGiMÈRES

LEVEAU, à Oeslignièrecg.

Avez-vous trouvé, monsieur le gommeux?

DESLIGNIÈRES, très «tonné.

Gommeux, moi?

LEVEAU

Vous m'avez reproché un jour, dans votre canard, de manquer d'élégance. Vous racontiez que j'avais mis une cravate blanche pour aller à un enterrement, et que j'avais pris un « smoking » pour une voiture. Vous pensez bien que ces plaisanteries m'ont été encore plus indifférentes que le reste. Mais je ne suis pas fâché de vous dire qu'il y a des personnes qui sont du monde, qui en sont même plus que vous, et qui sont moins sévères que vous sur cet article.

LA MARQUISE, è lereau.

Votre bras, monsieur le député.

Eue fntre avec lai dans le frand nion. DESLIGNIÈRES, resté tnul.

Tiens! tiens! tiens!

SCÈNE PREMIÈRE MADAME LEVEAU, MARGUERITE

Madame Leveau fait du crochet, Marguerite Ut. MADAME LEVEAU.

Voyons un peu la mine que tu as.

MARGUERITE

Voilà, maman.

Elle approche sa figure.

MADAME LEVEAU

Pas brillante. Tu ne vas pas bien depuis quelque temps, ma pauvre petite... Qu'as-tu? Est-ce que ce serait?... Tu penses toujours à lui, je parie?

MARGUERITE

Qui, lui?

MADAME LEVEAU

Oesligniercs.

ACTE DEUXIÈME

MARGI'FIUTE.

Mais non, maman... Vous savez bien que je ne prends jamais les choses au tragique, moi!... Ce n'est rien; un peu de fatigue, l'air de Paris. Je suis toujours comme cela à cette époque de l'année. La campagne me remettra.

MADAME LEVËAU.

Il n'y a pas autre chose, bien sûr?

Bien sûr.

MADAME LEVEAU

J'aime mieux ça.

MARGUERITE

C'est vous, ma pauvre maman, qui avez du chagrin.

MADAME LEVEAU

Oh! moi...

MARGUERITE

A cause de cette femme, n'est-ce pas? Vous pouvez bien tout me dire comme à une vieille amie. Est-ce que je suis une jeune fille, moi? Est-ce que je ne comprends

pas ce qui se passe?

MADAME LEVEAU

Ce n'est pas gai, ce qui se passe, ma pauvre enfant... Ah! en voilà une qui, lorsqu'elle a mis le grappin sur un homme... Depuis le jour où il l'a rencontrée chez M Maubrun, ni toi ni moi ni personne n'avons plus existé pour lui... Il ne lui arrive pas trois fois la semaine de manger à la maison. Et si tu savais à quelles heures il rentre...

MARGUERITE

Je sais.

MADAME LEVEAU

Lui qui avait toujours eu des goûts si simples, il s'est mis à dépenser un argent fou pour sa toilette... Il a installé ici de grands diables de valets qui ont l'air de se moquer de nous et qui empêchent de communiquer librement avec ma vieille Félicité... Il a appris à monter à cheval... A son âge! Quelle pitié!

MARGUERITE

Mon Dieu, si ça lamuse!... Moi, ce qui me fâche, c'est que je ne vois pas du tout quel profit ce pauvre papa retire de l'association. Leur parti réformiste, comme ils disent, me paraît surtout imaginé pour diminuer la situation de papa en le rendant suspect à la gauche, et pour grandir celle du maïquis... C'est cela qu'il faudrait faire remarquer à papa, tout doucement, avec précaution...

MADAME LEVEAU

Quand je te dis que cette femme l'a ensorcelé!... Si c'était une femme comme une autre, une passionnée, ou même une vicieuse, je souffrirais, mais j'aurais un peu d'espoir... Mais cette femme! à, vois-tu ? c'est une accapareuse, une qui lire tout à elle, qui veut tout et qui ne rend rien... Elle me l'a pris tout entier, celle-là, et pour toujours.

MARGUERITE

N'exagère pas. La vérité est déjà assez triste. Il t'aime OQCoro, au fond.

MADAME LEVEAU

Non, il ne m'aime plus, plus du tout. Elle ne lui a pas permis de me laisser la plus petite parcelle de son affection .. Ce que j'ai eu à endurer!... Du jour, il a

ACTE DEUXIÈME

fait mettre deux lits dans notre cliambre... Une autre fois, il a voulu avoir sa cluuTibre à part... Huit jours de suite, j'iii fait démolir son lit par Félicité; huit jours de suite, il l'a fait refaire par son grand diable de valet. J'ai cédé à la lin. Mais je cr *is que c'est la semaine de ma vie où j'ai le plus pleuré.

MARGUERITE, arec uno parfaite candeur.

Oh! par exemple, j'ai toujours trouvé que tu prenais cela trop à cœur... Qu'est-ce que cela fait, au bout du compte ?

MADAME I.EVHAii.

Comment, ce que cela fait !... Mais c'est vrai, je te dis des choses... Je parle, je parle... comme une bête... Enfin, cela fait qu'il me dédaigne, que je lui suis odieuse. — Ah ! la mauvaise femme 1 (Brusquemeui.) Pourquoi vas-tu chez elle ?

MARGUERITE

Elle est très aimable poui- moi. Puis cela flatte papa, que je sois l'amie d'une marquise.

MADASIE I.KVEAU.

Puis, de temps en temps, tu y rencontres ton ami Deslignières... iuul cela est bien naturel, et j ai lort do fen vouloir.

MARGUERITE, rénituienenU

Ma chère maman, je vous promets de ne plus aller chez la marquise.

MADAME LEVBAU.

Si tu dois trop souffrir, pourtant...

MARGUERITE

Oh! moi, je ne souffre jamais beaucoup. Enfin, c'est juré, et je n'ai qu'une parole.

MADAME LEVEAU, l'embrassant.

Ma pauvre petite I

MARGUERITE

Ne pleurez pas, ma chère maman, et laissez-moi faire.

SCÈNE II Les MÊMES, LEVEAU

MADAME LEVEAU

C'est toi ?

LEVEAU, maugré*

Oui, c'est moi. Qu'est-ce que vous avez, toutes les deux?

MADAME LEVEAU

Rien de plus que les autres jours.

LEVEAU

— Rien de plus, qu'est-ce que ça veut dire? Que vous avez tous les jours des raisons d'être comme ça? Dirait-on pas que je vous

maltraite, que je suis un tyran domestique? Comme c'est agréable, ces figures-là à la maison !

MARGUERITE

Oh! VOUS ne les voyez pas si souvent!

LEVEAU

Toi, on a la mauvaise habitude de te passer bien des choses. Mais je te prie d'être lespccluose avec ton père.

ACTE DEUXIÈME

MARGUERITE

Ne vous fâchez pas, mon cher papa, maman est si malheureuse! Si vous savez pourquoi, et si vous y pouvez quelque chose... ayez pitié d'elle, je vous en supplie.

LEVEAU

Mêle-toi de tes affaires, entends-tu!... La marquise aura la bonté de venir te prendre tout à l'heure, pour une promenade... Et tiens, la voici.

SCÈNE III Les Mêmes, LA MARQUISE

LA MARQUISE, à madame Leveau.

Bonjour, madame; comme il y a longtemps qu'on ne vous a vue! Si je n'avais pas de vos nouvelles par votre

mari... (Madame Leveau ne répond rien; embarras giiiiéral.)
LiCS-

vous prête, Marguerite?

EUu va pour l'embrasser. Marguerite se détourae. LEVEAU, à part.

Hein?

MARGUERITE

Madame, vous m'excuserez, je ne suis pas bien aujourd'hui ; je suis tout à fait incapable de sortir... Non, je ne suis pas bien, pas bien du tout, et je vous gênerais... Permettez-moi de me retirer.

LA MARQUISE, ù madame Lereau.

Qu'est-ce que cela veut dire?

MADAME LEVEAU

Elle est réellement soufl'rante, madame, et je l'eniinène.

LEVEAU, LA MARQUISE

LA MARQUISE

<)ae\ accueil! Qu'est-ce qu'il y a?

r.EVEAU.

U y a que ça va très mal ici. Ma femme est un mouton; mais eUe a l'entêtement de ces bêtes-là; et le jour où elle sera h bout... Au fait, je ne demande plus qu'une chose, c'est que ce moment-là vienne bientôt, et que ça finisse, et vite!... Écoutez-moi, mon amie. Vous savez si je suis à vous. Votre beauté, votre grâce, vos moindres mouvements, le son de votre voix... votre odeur... tout cela me grise comme au premier moment. Ou jour où vous avez été bonne pour moi... biglas! pas souvent, et avec quelles précautions et quel mystère!...

LA MARQUISE

.le tiens infiniment à ma réputation... pour nous •deux; elle fait partie de noire force.

LEVEAU

De ce jour-là, il n'y a eu pour moi personne au monde que vous. Ma femme elle-même, j'ai cessé de la traiter comme ma femme. Vous l'aviez désiré...

LA MARQUISE

J'aime qu'on soit Ji moi.

ACTE liliUXlfeME

Au reslo, je n'aurais pas pu ; je ne pensais au'ù vous c-l je vous voyais toujours, partout. Je me suis livré, abandonné à vous tout entier...

LA MARQUISE

Le regrettez-vous?

LEVEAU

Non certes; car vous avez été le seul grand bonlieur de toute mon existence. Par vous j'ai connu la vie digne d'être vécue. Votre amour m'a fait trouver en moi des ressources et une activité nouvelles. Vous m'avez conseillé, dirigé, soutenu. Le succès de mes dernières entreprises financières, l'accroissement de ma réputation et de ma situation politique en dépit des injures et des calomnies... tout cela me vient de vous et cette idée me rend heureux.

LA MARQUISE

Mon ami.

LEVEAU

Donc, je suis à vous. Mais aussi je n'ai plus que vous. Ma femme et ma fille se retirent de moi, et je n'ai plus de foyer. Je vous ai tout donné. Seriez-vous capable d'en faire autant pour moi ?

LA MARQUISE

Ne vous l'ai-je pas prouvé ?

en témoignage.

LETBAU.

Où en êtes-vous avec votre mari ? Toujours au même point, n'est-ce pas?

LA MARQUISE

M. de Grèges, je vous l'ai dit, a eu les torts les plus graves envers moi dans les premiers temps de notre mariage, des torts d'une telle nature que, si je voulais... Je suis restée avec lui, pour le monde. Mais il y a longtemps qu'il n'est mon mari que de nom. Ces tristesses cachées sont une de mes excuses.

LEVEAU

Mais si jamais j'étais libre, et vous aussi... m'épouseriez-vous^

LA MAKQUISE.

Vous êtes un enfant. Ce que je dirais ne supprimerait pas un seul des obstacles qui nous séparent... Parlons de choses moins... chimériques. Êtes-vous enfin décidé à faire ce que je vous demandais l'autre jour ?

LEVEAU

Quoi donc ?

LA MARQUISE

La chose la plus simple du monde : laisser mettre votre nom au bas de la circulaire du comité qui patronne mon mari pour les prochaines élections du Conseil général...

LEVEAU

Comité entièrement composé de réactionnaires notoires...

LA MARQUISE

Mais dont le programme est dirigé contre le gouvernement actuel, et non contre la République. Enfin, VOUS le savez, il est fort à craindre que les candidats officiels ne passent dans tout le département, à moi

ACTE DEUXIÈME

que les voix de vos amis ne se joignent à celles des conservateurs. L'élection de mon mari tient donc à la signature qu'on attend de vous.

LEVEAU

Mais c'est énorme, mon amie, ce que vous voulez me faire faire là!... Donner ma signature dans ces conditions... il n'y a pas à dire, c'est rompre avec la majorité républicaine,

LA MARQUISE

A la Chambre peut-être, mais non dans le pays.

LEVEAU

C'est me compromettre, et d'une façon irrémédiable, aux yeux de tout mon parti.

LA MARQUISE.

Eh! les hommes comme vous ne servent pas tel ou tel parti ! Leur parti, ils le créent ! Vous ne connaissez pas votre force... ni votre charme. Les électeurs le subiront, (souriant.) Je l'ai bien subi, moi!

LEVEAU

Marquise!...

LA MARQUISE, tri;s câline.

Mon Dieu, oui, c'est comme cela. Il faut croire qu'il y avait, dans votre énergie intacte, dans votre tempérament d'oseur, dans votre rudesse même de tribun populaire, un je ne sais quoi d'impérieux et de nouveau pour moi, qui devait d'autant mieux me séduire que cela me changeait des inerties distinguées parmi lesquelles j'avais vécu jusque-là... Tenez, vous me faites songer à certains de vos amis révolutionnaires... à votre Danton, si vous voulez... Ce qui fait, pour nous autres

U. LE DÉPUTÉ LEVEAU.

femmes, le charme de ces hommes-là, c'est évidemment que nous avons peur d'eux ; que, tout en ayant l'insécurité, nous mettons notre amour-propre à les apaiser, à les dompter avec nos petites mains; et ainsi, c'est un peu pour le mal qu'ils nous donnent que nous les aimons...

LEVEAU, bée.

Ma chérie!...

LA MARQUISE

Je puis compter sur cette signature?

LEVEAU

Mais...

LA MARQUISE

Avouez que nous devons bien cette compensation à mon mari.

LEVEAU

Mais je ne tiens pas du tout à lui faire plaisir, à votre mari !

LA MARQUISE

Moi, j'y tiens. Je vous jure que j'ai besoin de cela pour excuser un peu ma conduite à mes propres yeux.

Alors... promettez moi... que, si jamais cela devient possible, vous serez toute à moi comme je serai tout à vous... enfin, que vous serez ma femme.

LA MARQUISE

Ilélas! mon ami, vous savez aussi bien que moi tout ce qui rend ce rêve irréalisable.

ACTE DEUXIÈME

LEVEAU

Dites oui tout de même. Cela me fera tant de plaisir à entendre !

LA MARQUISE

Promettez d'abord la signature... Pour lever mon vieux scrupule !

LEVEAU

Eh bien... je promets. Et arrive que pourra.

LA MARQUISE

Je promets donc aussi .

LEVEAU

Au moins, cela est sérieux, Odette ?

LA MARQUISE

Oui, mon ami.

LEVEAU, tragiquement.

Bien, c'est tout ce que je voulais.

Qu'allcz-vous l'aire ?

LEVEAU, atec un geste oratoire.

Vous verrez !

LA MARQUISE

Je vous aime comme cela, (a part.) C'est vrai.

Ello va arranger son chapeau devant la glace. LEVEAU.

Vous partez ?

LA MARQUISE

Puis-je rester ici? (a imn, oo lapitam «n chapeau devant la
,toce.) Ça le prend de temps en temps, rioureusement

cela ne peut se faire que par l'initiative de sa femme, et, je connais la bonne dame, elle n'y consentira jamais. (a Levcau.) A demain donc, mon ami.

LEVEAU

A demain.

La marquise sort par la porte du fond.

SCÈNE V LEVEAU, MADAME LEVEAU

MADAME LEVEAU, elle entre par la porte de gauche.

Elle est partie ?

LEVEAU

Oui.

Reviendra-l-elle ?

LEVEAU

Mais... quand il lui plaira.

MADAME LEVEAU

Elle ne reviendra pas.

LEVEAU

Parce que ?

MADAME LEVEAU

Parce que je ne veux pas î

LEVEAU

Tu dis? Regarde-moi donc? (n i examine.) C'est drôle, il y a dix ans que lu n'as eu celte figurc-Ià. C'est quand

ACTE DEUXIÈMÎ

j'ai voulu venir à Paris. Pendant trois mois lu as dit non. Mais j'avais plus de volonté que toi d'entêtement. Depuis, lu as été un vrai mouton, je te rends celle justice. 11 paraît que le mouton redevient enragé? Eh bien donc, à nous deux ! Pourquoi ne veux-tu pas que la marquise revienne ici ?

MADAME LEVEAO.

Parce quielle est ta maîtresse.

LEVEAU

Ça n'est pas vrai.

Je t'ai suivi... avant hier... tout l'après-midi... Je vous ai vus tous deux entrer... l'un après l'autre... Je vous ai vus sortir... Veux-tu que je te dise la rue et le numéro?

LEVEAU

Eh bien, oui, c'est vrai. Après?

MADAME LEVEAU

Comment, après?

LEVEAU

Mais oui ! c'est ta faute.

MADAME LEVEAU

Ma faute?

LETEAU.

/Celle de la destinée, si tu préfères. Tu sais pourtant bien que tu n'es pas la femme qu'il me faut. Es-tu capable d'être pour moi une associée, une compagne, au sens sérieux du mot? Es-tu capable d'avoir un salon? Quelle figure fais-tu dans le monde? Toutes les fois

que tu ouvres la bouche, j'ai peur que tu ne fasses une sottise. Peux-tu seulement comprendre ce que je fais? Peux-tu être la confidente de mes travaux, et de mes ambitions? Pendant dix ans, loin d'être pour moi une aide, tu as été une gêne, une entrave. A cause de toi, je me sentais les ailes rognées. Tu as failli perdre ma vie. Ne t'étonne donc pas que j'aie cherché ailleurs ce que je ne trouve pas à la maison.

MADAME LEVEAU.

Oui, je me rends bien compte; j'ai dû le faire souffrir souvent par mes manières... et parce que je n'étais pas à ta hauteur. Je t'en demande pardon. Mais aucun homme ne t'aurait aimé comme moi; avec aucune, tu n'aurais été tranquille comme avec moi. Est-ce un crime de ne pas être intelligente?

LEVEAU

Ce n'est pas un crime, mais c'est un tort.

MADAME LEVEAU

Tu me connaissais... Il ne fallait pas me prendre.

LEVEAU

/ J'étais jeune, tu étais gentille et tu paraissais douce... [et je ne savais pas encore ce que je valais.

MADAME LEVEAU

; Et puis il y avait ma dot.

LEVEAU.

Oai, il y avait ta dot. Deux cent mille francs. C'était quelque chose dans une petite ville. Mais avec tes deux cent mille francs, je t'ai gagné des millions.

ACTE DEUXIÈME. M

MADAME LEVEAU;

Je les déteste, tes millions! C'est eux mes pires ennemis. Je n'ai été à peu près heureuse qu'au temps où tu ne les avais pas. C'est eux qui t'ont permis de vivre de façon à ne presque plus me voir. C'est par eux que tu as pu rencontrer ta marquise, et c'est à cause d'eux qu'elle a fait attention à toi.

LEVEAD.

Prends garde, Amélie. N'y touche jamais, à celle-là I ou je ne répons pas de moi, je te préviens.

MADAME LEVEAU

Cela m'est égal. Aujourd'hui je dis tout. Ah ! mon pauvre ami, si fort que tu sois, le jour où tu l'as rencontrée, tu as trouvé ton maître.

LÈVEAU.

Cela signifie ?

MADAME LEVEAU

Je ne suis qu'une bête, tu me l'as répété assez souvent, mais on a tout de même des yeux. Et si je vois clairement les services que tu as rendus à ta marquise et à son mari, je ne vois pas bien ce que tu en as tiré en échange.

LEVEAU, avec un rire faux.

Ah ! ah ! ah ! je ne m'attendais pas à celle-là, par exemple! Alors, c'est moi qu'on roule, et je ne suis qu'un nigaud? (Furieux.) C'est stupide, sais-tu bien? ce que lu dis là, c'est stupide! Et tu ne te doutes pas à quel point c'est maladroit, par-dessus le marché! La femme dont tu oses parler ainsi m'est absolument dévouée, et elle m'en a donné les preuves les plus évidentes. C'est un grand cœur et une merveilleuse intelliigeiKe. E)le

est lua meilleure amie et la plus désintéressée. J'ai pour elle le plus profond respect et la tendresse la plus reconnaissante. Enfin, je l'aime, entends-tu? je puis bien te le dire à présent,

puisque je ne t'apprends plus rien et que ton espionnage me met à l'aise... Je l'aime uniquement, et je ne sais ce que je donnerais pour qu'elle eût été la compagne de ma vie.

Ne dis pas cela ! ne dis pas cela ! c'est trop méchant. Aie un peu pitié de moi. J'en ai tant sur le cœur depuis si longtemps que je me tais ! C'est pour ça que j'ai été maladroite en te parlant et que je t'ai mis en colère... C'est que, vois-tu, je ne peux plus supporter cette vie-là, je ne peux plus. Je te jure que je suis à bout de forces!...

Un lenipg.

LEVEAU, très calme.

Si tu ne peux plus supporter cette vie-là... c'est bien simple. Il y a un moyen.

Quoi?

MADAME LEVEAU

LEVEAU

Le divorce.

MADAME LEVEAU, avec peine à comprendre.

Le divorce?

LEVEAU

Sans doute, 'e le rends affreusement malheureuse, n'est-ce pas?

MADAME LEVEAU

Oui, affreusement.

ACTE DEUXIÈME

LEVEAU

Eh bien ! demande le divorce contre moi.

Ça n'est pas sérieux, n'est-ce pas?... Le divorce? Ah! jamais, mon Dieu, jamais, jamais!

LEVEAU

Pourquoi?

MADAME LEVEAU

Mais parce que... parce que je n'ai jamais songé à ça. même les jours où je soutirais et où je t'en voulais le plus... parce que ça ne peut seulement pas m'entrer dans la tête... enfin parce que c'est impossible.

LEVEAU

Dis une raison !

MADAME LEVEAU

Est-ce que je sais?... Une pareille idée... comme ça, tout d'un coup... La religion le défend, d'abord.

LEVEAU

Mais tu n'en as pas, de religion, ma pauvre Amélie. Tu ne vas même pas à la messe.

MADAME LEVEAU

J'y allais quand j'étais jeune fille... Je crois au bon Dieu... j'entre souvent faire ma prière dans les églises. Il y a comme ça des choses auxquelles on croit sans s'en rendre bien compte. Toutes les fois que, dans ta politique, tu attaquais la religion, je ne disais rien, mais je ne pouvais pas m'empêcher d'avoir de la peine. Enfin... qu'est-ce que tu veux? le jour où je me suis mariée,

54 LE DÉPUTÉ LEVEAU.

j'ai bien cru que c'était pour la vie, que le bon Dieu m'entendait, et que je n'aurais jamais le droit de lui reprendre ma parole...

LEVEAU

Des bêtises! des idées de femme! Cherche une bonne raison, cherche!

M A D A 51 E L E V E A L

Il y en a une autre... qui est peut-être la même au I fond. Je ne veux pas te perdre, voilà! Tu m'as bien torturée, et je ne parle pas seulement de mes jalousies, de mes nuits d'attente et de larmes ; tu m'as fait le plus grand affront qu'on puisse faire à une femme, en l'éloignant de moi comme un objet de dégoût. Mais du moins, je me disais : '< Je porte son nom, je suis toujours sa femme de-

vant le monde, quoi qu'il fasse... Et peut-être qu'il me reviendra... un jour... quand il sera vieux. » Et maintenant, ce dernier lien, ce dernier petit espoir qui me donnait encore le courage de vivre, tu trouves que c'est trop, et tu veux me l'arracher? Non, non! c'est tout ce qui me reste à moi : je le garde! '

LEVE AU

Ainsi, tu refusas?

MADAME LEVEAU

Absolument.

LEVEAU

.Mais, tête de bois, puisque je ne t'aime pas ! puisque»» je te rends malheureuse ! puisque je te trompe ! puisque j'aime une autre fournie I

MADAME LEVBAL'.

Tu Tas déjà dit, et il faut que tu sois bien cruel pour k répéter.

ACTE DEUXIÈME. îi

LEVEAD.

Mais c'est toi qui es mauvaise et entêtée ! c'est loi qui me défies, qui me braves, et qui prends plaisir à m'exaspérer I

MADAME LEVEAU, gtupéraile.

Moi ?

LEVEAU

Sans doute.

MADAME LEVEAU

Deviens tu fou ?... Comment ! c'est toi qui ne veux plus de moi, et c'est moi qui demanderais le divorce ? Demande-le, toi, puisque tu y liens tant !

LEVEAU

Eh ! tu sais bien que toi, je ne puis l'accuser de rien.

MADAME LEVEAU

Mallieusement, n'est-ce pas ? Eu d'autres termes, j'ai été pendant vingt ans une épouse dévouée et fidèle à son devoir. Je ne te le l'ois pas dire.

LEVEAU

Diable ! tu sais te détendre aujourd'hui ! Qu'est-ce qui a bien pu le donner tant d'idées ?

MADAME LEVEAU

La douleur.

LEVEAU

Tu restes toujours ?

Je refuse.

LEVEAU

Et si je quittais la maison?

MADAME LEVEAU

Je serais toujours ta femme. A cela, tu ne peux rien. Dieu est juste. Voilà que pour me venger de toi et te faire souffrir à ton tour, je n'ai qu'à continuer à remplir mon devoir, je n'ai qu'à rester ta femme, entendstu bien ? ta femme, ta femme !

LEVEAU, C-touffTant de coléra.

Ma femme ! ma femme ! Ah ! tiens !

Il lève les p<iing8.

MADAME LEVEAU

Frappe I

Lereau sort commo un Toa.

SCÈNE VI

MADAME LEVEAU, seule.

Voilà donc où nous en sommes. Qui aurait jamais cru ?... Le divorce ? Oh ! cela, non, jamais, jamais !... Alors, quoi ? U va quitter la maison, pour être encore plus à sa maîtresse. Et que fera-t-elle de lui ?... Ah ! celte femme ! C'est la première fois que je souhaite du mal à une créature... Je vois encore la rue, la porte de la maison... Elle est entrée cinq minutes après lui... J'ai atten-

du pendant deux heures ; et, malgré moi, je me figurais... je voyais... (cri de douleur.) Ah 1... Et cela recommencerait... qui sait ? peut-être tous les jours ? Si je pouvais ?... Qui donc peut m'aider, me défendre ? Mais son mari est donc aveugle !... (soudainemoiii.) Son mari? mais il a le même intérêt que moi, son mari... Hête que je suis ! comment n'yai-je pas pensé plus tôt? (rn»

▼ Ite, elle «'BMied k la table qui est au milieu du tliùAtre, prend du pnpier

ACTE DEUXIÈME

«t écrit :) « Votre femme est la maîtresse de M. Leveau... »

(Ella continue à écrire pendant quelques secondes.) L'adreS-SÔ, maintenant. « Monsieur le marquis de Grèges. »

Elle met la letlre dans l'enveloppe, puis va pour sonner, en laissant la lettre sur la table. Leveau rentre à ce moment-là. Madame Leveau, surprise, a un 1 regard effrayé vers la table ; mais Leveau y arrive avant elle, prtnd la lettre,) l'ouvre et la lit.)

SCÈNE VII LEVEAU, MADAME LEVEAU

LEVEAO, croiMnt las bras.

C'est très bien. Tous mes compliments. Sais-tu ce que tu as fait là ?

MADAME LEVEAU

Je n'ai rien fait de mal. Je voulais que le marquis ait l'œil sur sa femme, qu'il vous gêne, qu'il vous empêche de vous rencontrer. Ça a manqué; tant pis))our moi!

LEVEAU

Mais, malheureuse, sais-tu ce qui serait arrivé s'il avait reçu ta lettre ?

MADAME LEVEAU

Quoi?

Oh ! presque rien. Le marquis est de première force i l'épée, et comme je n'ai pu, moi, fréquenter la salle d'armes que sur le tard... toujours grâce à toi, soit dit en passant...

MADAME LEVEAU

Eh bien ?

LEVEAU

Il m'aurait tué. C'est ce que tu voulais probablement,..

MADAME LEVEAU, simplement.

Mais tu ne te serais pas battu.

LEVEAU

Comment ?

Mais non.

MADAME LEVEAU

LEVEAU

Pourquoi ne me serais je pas battu ?

MADAME LEVEAU

Mais parce que... ça n'a pas de bon sens. Parce que... un homme raisonnable, bien posé... Enfin, qu'est-ce que tu veux? Je n'ai même pas songé à ça; je ne te voyais pas te battant en duel. Ça ne se fait pas dans notre monde, ces choses -là.

Voilà où tu en es ! Dans notre monde! Je suis de tous les mondes, moi, apprends-le ! Alors lu te figures qu'il n'y a que les gens titrés qui se batlent? Tu es étonnante, ma parole ! De deux choses l'une : en écrivant cette lettre, ou tu as voulu ma mort, ou tu m'as pris pour un lâche.

madame; LEVEAU.

Il n'y a pas de lâcheté à être raisonnable.

LEVEAU

Mais c'est qu'elle ne comprend pas ! Et voilà vingt ans qu'elle ne comprend pas ! Ainsi, d'après toi, quand le marquis m'aurait provoqué, j'aurais dû lui dire :

ACTE DEUXIÈME. à

« Monsieur le marquis, c'est bien de l'honneur que vous me faites; mais ce que vous me proposez là, ça ne se fait pas chez

nous, et je suis de trop petite race pour croiser le fer avec un gentilhomme. » (se moniam.) Ah! tiens, ce sont des idées comme celles que tu viens d'exprimer, qui, lorsque je les rencontre chez des tartufes ou des brutes résignées, me mettent hors de moi, me font souhaiter l'achèvement logique et complet de la Révolution (car ça n'es-t pas fini !), le socialisme, l'anarchie, tout! un chambardement général... où mes millions passeraient, tant pis!... Oui^ je suis autant qu'un marquisi Oui, nous leur avons pris tous leurs privilèges, y compris celui de la vie élégante et celui du point d'honneur. Nous ne leur avons même pas laissé le privilège de leurs

préjugés et de leurs vices! (Reprmanl son sang-froid et blaguant

un peu.) lit c'est peut-être ça au fond, la démocratie... Mais revenons à notre nllaire. Ce que tu as fait, sais-tu comment cela s'appelle?

MADAME LEYEAU.

Adolphe, épargne-moi, je t'en prie. Tu as plus d'esprit que moi et je ne saurais pas répondre. Je ne savais plus ce que je faisais, j'étais folle... Mais enfin, c'est toi qui en étais cause, et, quand on se sent perdu, on se défend comme on peut.

LEVEAU

Tu m'entendras jusqu'au bout. Ce que tu as fait, cela s'appelle une dénonciation anonyme, c'est-à-dire une des actions les plus viles...

MADAME LEVEAU

Ça dépend.

Une dos actions les plus viles, je le répète, et les plus lâches qu'on puisse commettre... Eh bien, je suis tenté de l'en remercier (n tire la lettre de sa poche.) Ce petit papierlà, vois tu! Je ne le donnerais pas pour cent mille francs.

MADAME LEVEAU

Alors, garde-le.

LEVEAU

Certes, je le garde. Je te priais tout à l'heure de demander le divorce. Or, grâce à ce billet, les rôles sont changés : c'est moi qui peux le demander maintenant, le divorce, et contre toi,

MADAME LEVEAU, accablée et comme indifférente.

Comment ça?

LEVEAU

Ce billet renferme une accusation calomnieuse...

Tu sais bien que non.

LEVEAU

Indémontrable, si tu veux, et qui constitue une injure grave contre moi. Une telle injure est une cause plus que suffisante de divorce; tous les hommes de loi te le diront.

MADAME LEVEAU

Je ne te crois pas.

LEVEAU, très ylolent.

Tu ne me crois pas? Alors c'est toi qui vas m'enseigner la loi ?
A moi qui la fais I

MADAME LBVBAU.

Je ne te crois pas. A quoi bon te meltre en colère?

ACTE DEUXIÈME

LE VEAU, Si calmant.

Je ne me mets pas en colère. Je suis très calme et je vais le prouver. Je ne demanderai pas le divorce contre toi, bien que, je le répète, je sois sur de l'obtenir. Que tu me croies ou non, cela m'est égal... Ce n'est pas pour avoir ta reconnaissance que je t'épargne, c'est par générosité; c'est aussi en souvenir d'une union qui n'a pas eu que de mauvaises heures. Je ne veux pas que nous nous quittons comme deux ennemis, et j'ai une transaction à te proposer.

MADAME LEVEAU

Ah! mon Dieu, tu me fais peur.

LEVEAU

Marguerite aime toujours Deslignières ?

Oui.

LEVEAU

Et réciproquement. Deslignières m'a encore demandé sa main l'autre jour... pour la cinquième fois. 11 la prendra dans n'importe quelles conditions. Tu désires, toi, ce mariage ?

MADAME LEVEAU

De tout mon cœur. Deslignières est un très brave et très honnête garçon.

LEVEAU

Deslignières est un des êtres qui me sont le plus profondément antipathiques. C'e^t donc un grand sacrifice que je vais faire. Mais puisqu'il s'agit du bonheur de ma fille... Voici ce que j'avais à te dire. Consens à de-

mander le divorce, et je consentirai, moi, au mariage I de Marguerite avec Deslignières.

MADAME LEVEAU

Mais c'est abominable, ce que tu me proposes là?

LEVEAU.

En quoi?

tIADAME LEVEAU.

Mais parce que... parce que... Ah! quel malheur de ne jamais savoir dire!... Enfin... c'est comme si tu voulais que ta fille ne soit contente qu'à la condition que sa mère soit malheureuse. Oserais-tu le lui dire, à elle?

LEVEAU

Il n'est pas nécessaire de le lui dire.

MADAME LEVEAU

Je le lui dirai, moi.

LEVEAU

Tu ne feras pas ça .

MADAME LEVEAU

Si, je le ferai .

LEVEAU

Ainsi, tu refuses encore cet arrangement ?

MADAME LEVEAU

Si je refuse !

LEVEAU

Tu n'aimes pas ta ûlle.

ACTE DEUXIÈME

MÂDAUE LEVEAU.

Ne dis donc pas de bôlises.

LEVEAU

Marguerite est malade, je t'en préviens; plus malade que tu ne crois.

MADAME LEVEAU

Ce n'est pas toi, je suppose, qui vas me renseigner sur sa santé. Marguerite est un peu fatiguée, mais ce n'est rien de grave. Si elle est quelquefois triste, c'est à cause de ce qui se passe ici, entre son père et sa mère. Quant à Desligniiros, elle pense toujours à lui, c'est vrai. Mais Marguerite n'est pas une fille à passions. Elle a attendu un an ; elle attendra bien encore jusqu'à sa majorité.

LEVEAU

(?est long, deux ans, quand on suture.

MADAME LEVEAU

Je te conseille de faire l'homme sensible. Marguerite ne souffrira pas. Elle est raisonnable ; elle a un fond de bonne humeur et de moquerie... Elle laissera le temps

rouler.

LEVEAU

Enfin, c'est non?

MADAME LEVEAU

C'est non, non et non. Le divorce, jamais, entends-tu? jamais, à aucun prix.

LEVEAU

Réfléchis encore.

MADAME LEVEAU

C'est tout réfléchi. Cette idée-là, vois-tu, c'est peut-être le plus grand signe que tu aies donné de ton mauvais cœur.

LEVEAU

Réfléchis tout de même. (Avant de sortir.) levais l'envoyer ta fille.

SCÈNE VIII MADAME LEVEAU, MARGUERITE

MARGUERITE

Eh bien, maman ?

MADAME LEVEAU

Ah ! ma pauvre Margot, si tu savais ! C'est plus cruel que tout ce que je pouvais prévoir.

MARGUERITE

Quoi donc ?

MADAME LEVEAU

Il a osé me parler de divorce.

MARGUERITE

Oh !

MADAME LEVEAU

Il a osé me dire en face qu'il aimait cotte femme. Et sais-tu le marché qu'il m'a proposé, pour m'obliger à faire ce qu'il veut? Il m'a oflert, en échange, de consentir à ton mariage avec Dcslignlères.

ACTE DEUXIÈME. «S

MARGUERITE

Et... qu'as-tu dit ?

MADAME LEVEAU

ïu penses bien que j'ai refusé. Ali ! non, il ne l'obtiendra jamais de moi, son divorce, c'est-à-dire sa liberté, la liberté de \ivre avec cette femme. Non, je n'accepterai pas cette bonté. Je ne sais pas si c'est parce que je le hais ou parce que je l'aime encore, mais jamais je ne la lui rendrai, sa liberté, jamais ! Il me quittera; je vivrai seule, abandonnée... mais il aura beau faire, je resterai l'épouse. Voilà ce que je lui ai répondu.

MARGIKRITE.

Tu as bien fait, maman. Garde, défends tes droits. En te défendant, c'est lui aussi que tu défends contre lui-même. Et s'il te quitte, va, tu ne seras pas seule. Nous irons toutes deux, là-bas, dans ta vieille maison natale. Nous n'y serons pas malheureuses, tu verras. J'en ai assez de Paris ! On n'y a jamais le cœur ni l'esprit tranquilles, on y désire des choses... Là-bas nous serons

bien... Ce mariage ne se faisant pas, je ne me marierai jamais. Et au fond, cela va mieux à mes goiits et à mon caractère... Je resterai auprès de toi, ma chère maman, toujours... toujours!

Elle s'est laissée peu à peu glisser dans les bras de ta mère et fond en UrraM.

MADAME LEVEAU, slupéraite; elle prend entre se* maiss la visage de Marguerite, et Técarte pour le niieax voir.

Quoi ! tu pleures! tu souffl'res à ce point, loi ! toi mon enfant!... Alors, ta mauvaise mine, ta pâleur, ton dépérissement, c'était donc ça?...

(k> LE DÉPUTÉ LEVEAU.

MARGUERITE, essuyant ses yeux.

Mais non, maman, mais non!... Je me suis assez souvent moquée des jeunes filles romanesques et des amoureuses de théâtre. Ce n'est pas pour faire comme elles à présent. C'est à cause de toi, ce n'est pas à cause de moi que je pleurais. Je suis heureuse pourvu que tu me restes, très heureuse, je te le jure.

Elle recommence à pleurer.

Ma pauvre petite! (a eiie-mêms.) Oh! non, non, c'est

assez qu'il y en ait une qui souffre. (Emmenant doucement

MargiiorUc.) Va, ma chérie, ma petite fille, va te reposer et

tâche de dormir. (Se tournant vers la porlc par où. est sorti Leveau.)

jCest entendu, Adolphe, c'est entendu. Tu l'auras ton
Idivorce...

LE MARQUIS, LA MAUQUISE

Un sont assis à la grande table, cbacnn tenail un crayon et Mi-
ant <!«• pointages.

LE MAUQUIS, lisinl un papier.

EnQn, dans les Deux-Sèvres, sur dix-huit conseillera gthié-
ruux, onze réformistes, et, dans la Charente-Inférieuro, neuf sur
seize.

l.\ .MARQUISE.

C'est tout?

LE MARQUIS

CesL tout ce qu'on connaît jusqu'à présent; reste une vingtaine
de dtl'partements dont on n'a pas encore de nouvelles. Mais çl va
bien, ça va même très bien pour notre parti, le parti réformiste,
(consultant lei papies.) Sur... soixante et quelques départements,
oCi le résultat est

connu, il y en a trente... trente-deux... trente-quatre où nos
candidats ont la majorité.

LA MARQUISE

Et ce qui est plus satisfaisant encore, c'est que, sur les deux
cent quatre-vingts réformistes élus, les troi* cinquièmes au

moins sont des conservateurs.

LE MARQUIS

Très bon signe, cela, très bon signe... Les conseils généraux, c'est la véritable expression des sentiments du pays. J'ai toujours allacUé la plus grande importance aux élections des conseils géncnmx.

LA MARQUISE

Le ministère va encore sauter.

LE MARQUIS

Ce sera la troisième fois en sept mois.

LA MARQUISE

Cela tient à ce qu'on a beau le changer, c'est toujours le même.

LE MARQUIS

C'est pourtant toi, ma chérie, qui as eu cette idée si simple d'un parti des mécontents! Je croyais bien qu'il n'y avait plus rien à faire pour nous autres, qu'à cultiver nos terres et à regarder du haut de nos pigeonniers le joli gâchis que font les nouveaux venus... Le seul moyen de jouer encore un rôle, c'était évidemment de nous faire des alliés dans le camp enuemi. Mais il fallait trouver un joint... Tu l'as trouvé tout de suite, le joint. Et voilà que nous rebondissons, nous qu'on disait finis; voilà nos idées qui triomphent dans un boa tiers du pays...

ACTE TROISIÈME

LA MARQUISE

Un peu mêlées pour l'instant, nos idées. Mais bah I on fera le triage plus tard.

LE MARQUIS

Sais-tu que tu es une grande politique ?

LA MARQUISE

Alors tu ne regrettes plus tes batteuses nouveau modèle, ni tes moutons perfectionnés?

LE MARQUIS

Ma foi, non! Tu m'as fait connaître un sport nouveau. Très amusant, mes dernières tournées dans les communes rurales : « Messieurs, moi aussi je suis un fils de la terre, un cultivateur, un paysan... » comme ça, sans façon, en molletières et en veste de chasse... Ça prenait très bien. Et me voilà devenu une fai^on d'homme politique, moi qui n'y avais jamais songé... Pourquoi ris-tu?

LA MARQUISE

Je songe à la figure que va faire Levcau.

LE MARQUIS

Le fait est que ses amis sont assez mal partagés. Et je t'avoueraï même que cela m'ennuie pour lui.

Oh! quand ça le dégonflerait un peu!... Une petite leçon ne lui ferait pas de mal.

LE MARQUIS

Ma chère amie, je te trouve injuste pour Leveau. Il nous a rendu de grands services. Il en a rendu à notre

parli, et à nous aussi personnellement. Il m'a fait entrer dans deux ou trois alTaircs, — oh! irréprochables au point de vue de l'honnêteté, ~ qui m'ont permis d'élargir notre vie, de mettre autour de toi ce luxe que tu désirais tant... Et puis, il a, ma foi, de très belles chasses... Des ridicules, c'est vrai; éducation insuffisante... Mais enfin, je suis persuadé que c'est pour nous un très bon ami. Ce n'est pas ton opinion?

LA MARQUISE

Si; et j'aime beaucoup, beaucoup, à te le voir défendre.

LE MARQUIS

Mais c'est tout naturel.

LA MARQUISK.

En effet.

LE MARQUIS

J'y suis d'autant plus porté que le pauvre homme est assez à plaindre en ce moment. Ça va mal chez lui, avec sa femme, à ce qu'il paraît. Tous les ménages ne sont pas comme le nôtre... Je ne sais pas de quel côté sont les torts. On dit que Leveau est coureur. Il est comme ils sont presque tous dans leur république de parve-

nus : à cinquante ans, il commence à jeter sa fjourme. Il se peut aussi que sa femme n'ait pas assez de patience ou de raison... Bref, on parle de séparation, peut-être de divorce.

(.Ml! cela...

LE MAHQUIa

Tu ne crois paaV

ACTE TROISIÈME

LA MARQUISE

Je connais madame Leveau. Elle ne voudra jamais. Et comme il faut que ce soit elle qui le demande...

LE MARQUIS

Une séparation serait déjà assez triste. Et puis, j'y songe, cela empêcherait sans dou'e encore le mariage de ce petit Desli-gnières, qui est un gentil garçon.

LA MARQUISE

Rassure-toi, le mariage vient d'être décidé, vl ou l'annonce déjà officiellement.

LE MARQUIS

Tant mieux! Mais c'est égal, sais-tu ce que tu devrais faire? Tu as de l'influence sur Leveau: tu devrais lui parler, lui constiler un

rapprochement, des concessions... pour sa fille... enfin, essayer de ratxommer son ménage.

LA MARQUISE

Je le ferai, mon ami, je te le promets... quoique coa démarches-là soient toujours bien délicates.

LE MARQUIS

Tu es la meilleure dos femmes. Et tu ne peux pus l'imaginer combien je l'aime et combien je te suis reconnaissant. Oui, reconnaissant! Tu es mon amie dévouée, ma con[^]ieillère. ma providence. Tu as éveillé en moi une activité et même des ressources d'esprit que je ne me connaissais pas. Mes succès de ces derniers temps, l'accioissement de ma situation politique, tout cela m'est venu de toi...

LA MARQUISE, à part.

Tiens, j'u déjà entendu ça.

LE MARQUIS, continuant.

Enfin, je suis un peu ton œuvre... Ne dis pas non, car cela me rend bien heureux.

Il l'embraese.

SCÈNE II Les Mêmes, LEVEAU

LEVEAU, surpris el maussade.

Je dérange une scène d'intérieur?

LE MARQUIS

Mon Dieu, oui. C'est très bourgeois, ce que nous faisons là., tenez, voici les dépêches... mais, parbleu, je n'en rougis point. Je n'ai point de honte à confesser que j'aime ma femme, qu'elle est une perfection, la compagne la plus sûre et la plus dévouée, et qu'elle m'a fait tout ce que je suis.

Il remue des papiers. Leveau s'assied à la table, près de la marquise. LEVEAU, bas, à la marquise.

Qu'est-ce que ça veut dire?

LA MARQUISE, de même.

Ah ! laissez-le donc être aimable aujourd'hui ; pour une fois que cela lui arrive, il ne faut pas me le reprocher.

LEVEAU rasaérâné, de même.

Odette, j'ai absolument besoin de vous parler.

ACTE TROISIÈME. 7^M

LA MARQUISE, de même.

Patience, tout à l'heure.

LE VEAU, de nic-me.

Dites donc, c'est drôle, ce qu'il vient de dire.

LA MARQUISE, de même.

Quoi?

LEVEAU, de même.

Que vous l'avez fait... ce qu'il est.

LA MARQUISE, de m<'ine.

Vous savez que je n'aime pas ces plaisanteries-là...

LE MARQUIS, h Lereaa.

Eh bien, vous voyez quel succès ! nous avons déjà la majorité dans plus de trente départements.

LE VEAU, commuant les papiers d'un air détaché.

Diable ! il y a bien des réactionnaires.

LE MARQUIS, conciliant.

Oh ! il y a aussi pas mal de républicains.

Et puis, du moment qu'ils sont tous réformistes.

Un domestique apporte de nouvelles* dépêches. LE MARQUIS, les parcourant .

Voici des adresses des comités de paix teutoniques. iiiwn... « Félicitations... immense succès... confusion de nos ennemis... Ces élections allirment le triomphe des idées révolutionnaires. Le parti cousei-valeur est dans la consternation. » Hein?

74 LE DÉPUIÉ LEVEAU.

LE VEAU, lisant une autre dépêche»

« Le parti radical est dans la consternation. Ces élections affirment le triomphe des idées conservatrices chères à la majorité du pays. »

LE MARQUIS

Qu'est-ce que vous voulez? Chacun comprend à sa façon... Une lettre pour vous, Leveau.

LEVEAU, lisant.

Elle est forte, celle-là. C'est un évêque qui m'envoie sa bénédiction. C'est signé : « Placide, évêque de Tarascon. »

LE MARQUIS, lisant une autre lettre.

Moi, je reçois les félicitations de la Libre-Pensée de Romorantin.

LA MARQUISE

Si cela ne prouve peut-être pas la clarté de notre programme, cela en prouve au moins la largeur... Mais, puisque le succès est dès maintenant assuré, si nous rédigeons tout de suite la lettre de remerciements aux électeurs? Ce serait autant de fait, et vous n'auriez plus qu'à la soumettre demain au Comité central.

LE MARQUIS

Bonne idée ! Dicter, vous, Leveau. La marquise tiendra la plume.

LEVEAU, dictant.

à Citoyens!... »

LE MAKQUIS.

Vous n'aimeriez pas mieux « Messieurs »?

ACTE TROISIÈME

LEVEAU

Je VOUS ferai remarquer que, dans les circulaires précédentes, nous ne les avons pas appelés Messieurs,

LE MARQUIS

Oui, mais à présent?

LA MARQUISE

Pourquoi ne pas continuer à les appeler « électeurs »? C'est le mot qui avait été adopté par le Comité central. C'est un compromis entre Messieurs et Citoyens. Vous ne trouverez rien de mieux.

LEVEAU

Ça d("pL'ud dos régions. Enliiii. \a puur élocclurs. (Diciani.) « Électeurs! Votre dernier vote est la condamnation définitive et sans appel des hontes et des chinoiseries néfastes du parlementuisme... »

LE MARQUIS

Très bien!

LEVEAU, dictant.

« ...D'une politique d'intrigues, de tracasseries, de népotisme et de tripotages financiers. »

LE MARQUIS

Très bien!

LEVEAU, dictant.

« Vous venez de manifester hautement en faveur des principes vraiment républicains... »

LE MARQUIS

Vous ne préféreriez pas : o des principes conservateurs »?

16 LE DÉL'UTÉ LEVEAU.

LEVEAU

Mais ça n'est pas la même chose! Remarquez que je vous fais déjà une concession. Je dis : « vraiment républicains ».

Lk MARQUISE.

Alors a vraiment républicains » est moins iorl que « républicains » tout seul?

LEVEAU

Évidemment!

LE MARQUIS

Mon cher ami, nous ne pouvons pas accepter « républicains ».

le veIau.

Ni nous « conservateurs ».

Voulez-vous « démocratiques » ?

le marquis.

Si on mettait : « sagement démocratiques » ?

le veau.

Vous savez bien que « sag(^incnt démocratiques » veut dire pour tout le monde « réactionnaires » !

LA MARQUISE

Cherchons autre chose... Si nous écrivions tout simplement : « en faveur des idées libérales » ?

LEVEAU

I.libér.iles?... iiuml soit; mais alors qu'on ajoute: « et révolutionnaires ».

ACTE TROISIÈME

LE MARQUIS

Mais, c'est le contraire!

LEVEAU

Tant mieux ! Il y en aura pour toutes les opinions... Voulcz-vous : « pacifiquement révolutionnaires »? C'est ma dernière concession.

LE MARQUIS, après avoir consulté la marquise du regard.

Nous ne pouvons pas. Il ne faut pas que le mot « révolution » soit dans la phrase.

LA MARQUISE

Que dirait Placide, évêque de Tarascon ?

Mais s'il ne s'y trouve pas, que dira la Libre-Pensée de Romoranlin?

LA MARQUISE

Cherchons un autre adverbe... Mettons par exemple : « idées résolument libérales ».

LEVEAU

Ça ne veut rien dire !

LA MARQUISE

Alors, ça ne peut rien vous faire. Voyons, soyez aimable, acceptez ma rédaction.

LEVEAU

Soit ; mais la phrase est trop courte comme ça ; il faudrait l'arrondir un peu.

LA MARQUISE

Ajoutons : « qui sont les agents du véritable progrès » <.

LE MARQUIS

Moi, j'aimerais mieux : & les facteurs », c'est las.

Il complète sa pensée par un geste.

LA MARQUISE, écrivant.

« Les facteurs du véritable progrès ». Ça va comme ça?

LEVEAU

Ben, oui! Mais, qu'est-ce que vous voulez? « libérales » me gêne un peu. Au fond, c'est un mot centre -gauche.

C'est pourtant un mot qui vient de liberté.

LEVEAU

Il y a liberté et liberté.

LA MARQUISE

C'est vrai. Il y a pour chaque homme la sienne, et il y a celle des autres. On voit des gens qui ne tiennent pas énormément à la seconde.

LEVEAU

C'est vous, ces gens-là.

LE MARQUIS

C'est plutôt vous, mon cher Leveau.

LA MARQUISE

Enfin, on ne sait plus au juste.

Uu doiiiiesli luu apporle de nouvoUos dé|i|fiches. LE MAR-
QUIS, les pucoiirant.

Très bon! excellent!... Ah I... Je ne vous cacherai pas, mes amis, que je suis nomini' dans mon canton d l'unanimité des sull-ragcs exprimés.

ACTE TROISIÈME

LA MARQUISE

Tous mes compliments, mon ami.

LEVEAU

Et tous les miens... Voyons, (u prend m dépêches.) Diable! Diable ! vos candidats ont décidément la veine. La République perd du terrain ; il n'y a pus à se le dissimuler.

Nos candidats sont les vôtres, cher monsieur. Ce n'est pas comme conservateurs, c'est comme réformistes qu'ils sont élus.

LEVEAU

Enfin, ils le sont. Pas encore de nouvelles de mon département?

LE MAHQI'IS.

Non ; mais cela ne tardera pas. On nous apporte les dépêches en même temps qu'au ministère. Au reste, vous n'avez pas d'inquiétude à avoir, vous.

LEVEAU

Oh ! moi, non. Mais, avec tout cela, c'est vous qui triomphez, il n'y a pas à dire.

LA MARQUISE

C'est nous et c'est vous, cher mojisieur. C'est vous notre chef; c'est vous qui avez fondé et organisé le parti. Notre voix la plus éloquente, c'est vous. Ces élections sont votre œuvre, et tout l'honneur vous en revient. Kt, quant à nous, nous vous en sommes profondément reconnais.«ants.

LE MARQUIS, bas, à la uiarquiM.

C'est très gentil, ce que lu fais là.

fcO LE DÉPUTÉ LEVEAU.

LA MARQUISE, continuant.

El tenez, je serai franche. Il se peut que notre part proportionnelle, à nous conservateurs, dans ce premier succès, soit plus forte que nous ne l'avions prévu. Je l'admets un instant pour vous dire: — Eh bien, quand même?

Quoi, quand même ?

LA MARQUISE

Oui, quand même le parti réformiste tendrait à se confondre — je ne dis pas tout de suite — avec le parti conservateur, en quoi

cela vous atteindrait-il ? et pourquoi ne resteriez-vous pas un de nos chefs? Pourquoi, enfin, ne seriez-vous pas franchement des nôtres? Nous vous admirons, nous vous aimons; vous aurez chez nous une situation considérable, sans compter la gloire d'avoir fait quelque chose de neuf, de hardi, d'original.

LEVEAU

Oh ! marquise, ce n'est pas si neuf ni si original que ça de changer d'opinion. Je vous assure que ça s'est déjà vu.

LA MARQUISE

No raillez pas: je vous parle très sérieusement, et j'ose ajouter: en amie.

LEVEAU

Mais mon passé... mes principes.

LA MARQUISE

Eh ! mon Dieu, ce n'est pas par leurs opinions, changeantes comme les événements, que les hommes se classent : c'est par quelque chose de plus durable, par

ACTE TROISIÈME

l'ensemble de leurs sentiments, par leurs goûts, leur éducation, leur genre de vie. Au-dessus de cinquante mille francs de rente (et je pourrais prendre un chiffre beaucoup plus bas) tous les hommes pensent, au fond, de même en politique. Seulement, ils

n'ont pas tous intérêt à l'avouer. Pour vous, l'aveu est déjà à moitié fait. Pourquoi ne pas aller jusqu'au bout? En somme, vous vivez de notre vie; vous êtes beaucoup plus près de nous, vous avez beaucoup plus d'idées et de sentiments en commun avec nous qu'avec vos collègues de la gauche ou de l'extrême-gauche. Vous savez très bien qu'en réalité nous sommes plus libéraux qu'eux, et que nous aussi, mon Dieu ! nous aimons le peuple... Vous n'avez, pour achever de vous rallier à nous, qu'à abandonner certaines formules dont vous connaissez le vide: mais vous resterez fidèle à toutes les idées qui vous sont réellement chères.

LE MARQUIS

Elle a raison.

LEVEAU

Le fait est que ce ne serait pas un changement d'opinion proprement dit, mais plutôt un changement d'orientation.

LA MARQUISE

C'est cela, c'est tout à fait cela. Un bon mouvement, voyons! Est-ce si difficile d'aller du côté où tout vous pousse! Oui, tout; car il n'est pas jusqu'à cet échec partiel infligé par les électeurs à vos amis, qui ne doive contribuer finalement à vous grandir.

LEVEAU

Comment cela ?

LA MARQUISE

Sans doute. Nous nous souviendrons que nous en sommes cause, que nous vous avons compromis; et nous nous appliquerons à vous le faire oublier. Vous êtes d'autant plus à nous, que nous sommes vos obligés. Nous vous garderons de force, s'il le faut, pour vous dédommager, pour vous témoigner notre reconnaissance. Si vous saviez comme tout le parti vous sait gré de ce que vous avez fait pour lui! Et vous l'avez fait si bravement, si galamment, avec tant de désintéressement et d'élégance!

LEVEAU, avec intention.

Mais vous, marquise, vous personnellement, m'en saurez-vous gré?

LA MARQUISE, elle lui tend la main.

Certes, mon ami.

I.EVEAU, h DMlignièM

Et puis, qu'est-ce que ça peut vous luire, à ^ous?

DESLIGNIÈBES.

En effet. J'ai l'avantage d'appartenir à un tout polit parti qui ne peut guère avoir d'aulre occupation que de marquer les coups échangés par les aulrts. Et j'avoue que je m'amuserais au spectacle, si je ne songeais que le pays en lait les frais. Heureusement...

LEVEAU

Heureusement quoi?

DESLIGNIÈRES.

Heureusement, j'espère que cette fois la pièce sera courte. Vos amis et ceux du marquis sont unis par des négations. Quand viendra le moment d'affirmer et d'agir...

LEVEAU

Eh bien?

DESLIGNIÈRES.

Chacun tirant à soi, la couverture craquera... et tout ira comme avant, c'est-à-dire... seulement assez mal.

LEVEAU

Quel âge avez- vous ?

DESLIGNIÈRES.

L'âge que je peux. Bientôt trente ans.

C'est prendre un peu tôt ce rôle de philosophe et de donneur de leçons.

DESLIGNIÈRES.

Il faut bien que la sagesse soit quelque part. Et les hommes mûrs sont si follement jeunes au temps où nous sommes!... Il y aurait une jolie étude de mœurs à écrire : « De la jeunesse des hommes de cinquante ans et au delà sous la troisième République et, par suite, de l'influence des femmes, et le plus souvent des petites femmes, sur la politique intérieure. »

Un domestique entre.

LEVEAU, à part.

Pédant, va !

LE MAUQUIS.

Ah! voici d'autres dépêches.

LEVEAU

Voyons si mon département s'y trouve cette fois.

Pendant que le marquis et Leveau dépouillent les drpèclies, la marquise amène Oeslignières vers le milieu do la scène.

LA MAUQUISK.

Vous n'avez pas trente ans et vous dédaigne/ l'action ! N'est-ce pas pourtant le plus grand plaisir? C'est duperie, à votre âge, de vous retrancher dans ce rôle de apectateur... Pourquoi ne pas venir t\ nous? Eu somme, vous êtes si près de nous par vos opinions...

DESLIGNIiRES.

Il est certain que Leveau paraissait beaucoup plus

ACTE TROISIÈME

loin de vous par les siennes ; seulement, il n'y tenait pas. Moi, je tiens aux miennes. Je suis tout près de vous, si vous voulez ; mais je reste où je suis.

LA MARQUISE

Je n'ai pas le loisir de vous convaincre aujourd'hui. Mais venez donc me voir plus souvent. Vous m'intéressez beaucoup.

DESLIGNIÈRES.

J'ai peur de vous, marquise.

LA MARQUISE

Pourquoi ?

DESLIGNIÈRES.

Parce que vous êtes une terrible manieuse d'hommes.

LA MARQUISE

Moi!

DESLIGNIÈRES.

D'autant plus terrible qu'il vous arrive quelquefois de les dompter, de les mater, de les asservir par amour de l'art, et même quand votre intérêt n'y est plus.

LA MARQUISE

Qu'entendez-vous par là?

DESLIGNIÈRES.

Uieii; mais les sages vous diront, marquise, qu'il ne faut jamais abuser de son pouvoir, ni pousser personne à bout, et qu'un certain excès d'habileté peut devenir maladresse.. .

LA MARQUISE, ironique.

Très neuf. Vous êtes un grand moraliste.

DESLIGNIÈRES.

Oh ! non, mais je voudrais être un bon gendre,

L.V MAUQUISE

Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

Elle (piïtle Deslignlères et retourne s'asseoir à la grande table, à gauche. DESLIGNIÈRES.

Monsieur Leveau ?

LEVEAU

Quoi?

DESLIGNIÈRES.

Voulez-vous in'accorder ce que vous ne refuseriez pas ai premier venu ?

LEVEAU, se levant.

Voyons?

DESLIGNIÈRES.

Donnez-moi cinq minutes d'audience. J'ai quelque chose à vous dire.

LEVEAU

Soit; mais faites vite.

Deslignières l'emmène à droite de la sièno, pendant que le marquis et la marquise sont occupés à pointer et à i'crlre.

DESLIGNIÈRES.

Vous ne me demandez pas comment elles vont?

LEVEAU

Qui?

DESLIGNIÈRES.

Votre femme et votre fille.

ACTE TROISIÈME

LEVEAU

Laissons ma femme. Quant à ma fille, je n'en suis pas en peine. Comme ce sot mariage fait sa joie, je suis bien sûr qu'elle va le mieux du monde.

DESLIGIÈRES.

En effet. Je les ai vues hier à la campagne où elles se sont retirées. Mademoiselle Marguerite m'a prié de vous dire qu'elle espère toujours que vous ne laisserez point prononcer ce divorcé.

LLVEAU.

Oh! cela... Passons à autre chose, si vous voulez.

DESLIGMftUES.

Pour moi, je vous remercie d'avoir, de votre propre mouvement, donné une dot fort convenable à votre fille. Vous savez que je ne demandais rien; et je n'y avais aucun mérite, étant assez riche pour deux. Mais cela vaut mieux ainsi. Elle-même aimera mieux cela... Et vous, êtes- vous satisfait? Je vous assure que c'est un allié qui vous parle. Ne soyons plus ennemis, voulezvous? Aprô^ tout, je vais être votre gendre, et je n'ai point envie d'être un parent dénaturé. Puisque nous nous réconcilierons certainement quand vous serez grand-père, pourquoi ne pas nous réconcilier tout de suite? Commençons donc à causer de bonne amitié... Ces élections, en êtes- vous content?

LEVEAU

Elles sont excellentes, ces élections.

DESLIGNIÈRES.

Pas pour vous, et vous le savez bien. On dit...

F8 LE DÉPUTÉ LEVEAD.

LEVEAU

Hé! je me moque bien de ce qu'on dit !

DESLIGNIÈRES.

On dit (et ce n'est pas moi qui parle) que vous avez fait sans vous en douter le jeu de la droite, en particulier de M. de Grèges. On se demande ce que vous avez retiré, vous, de cette alliance.

On dit que vous vous êtes donné beaucoup de mal pour ruiner votre situation politique et grandir celle du marquis...

LEVEAU

Connu, mon cher! Vous venez trop tard; on me l'a déjà faite, celle-là. Mais regardez-moi donc! Est-ce que j'ai l'air d'un bon-homme que l'on prend pour dupe? Et si j'ai des raisons particulières pour agir comme j'ai fait? Cet accroissement de situation du marquis... et de sa femme, si je l'avais prévu? si je l'accepte? si je m'en réjouis ? s'il me plaît de faire du bien à ceux que j'aime ?

DESLIGNIÈRES, à part.

C'est plus grave que je ne pensais, (a Lcveau.) Eh bien, vous pouvez vous vanter d'être désintéressé, vous!

Je ne suis pas désintéressé. Me prenez-vous pour un imbécile?

DESLIGNIÈRES.

Alors je ne comprends plus.

LEVEAU

Vous n'avez pas besoin de comprendre.

DESLIGNIÈRES.

Si fait, j'en ai besoin. Je vois qu'on a détruit tout ce

ACTE TROISIÈME

qu'on a pu aulour de vous, bouleversé votre vie, brisé votre (byer... Je regictle bien d'être obligé de vous dire cela ici ; mais, comme il m'est impossible de vous joindra aMIciirs... je prends cela sur moi...

LEVEAU

Allez !

DESLIGNIÈRES.

I Or, tandis que vous voilà seul, tout seul, renié par /vos anciens partisans, suspect à tout le monde...

LEVEAU

Allez, allez toujours !

DESLIGNIÈRES.

Je vois VOS nouveaux amis s'élever et prospérer à vos dépens ; je vois qu'ils ont tout, succès public, ambitions satisfaites, fortune, bonheur intime...

Bonheur intime? Vous croyez ça, vous?

DESLIGNIÈRES.

Mais je répète ce que dit tout Paris, et ce que vous diront, notamment, tous les habitués de la maison. "Tout le monde sait que le ménage dont nous parlons est non seulement le plus correct, mais le plus solidement uni ; que le marquis adore sa femme et qu'elle a pour lui l'affection la plus sérieuse... et la plus active.

LEVEAU

Eh bien, mon cher, tout le monde se trompe... Et j'ai quelques raisons de le savoir.

DESLIGNIÈRES.

On VOUS a fait entendre ça ?

90 LE OÉPUTf: LEVIAU

LEVEAU

Ne m'en faites pas dire plus long que je ne veux,

DESLIGNIÈRES.

Et vous l'avez cru ?

LEVEAU

Pourquoi me l'aurait-on dit?

DESLIGNIÈRES.

C'est la manie des femmes, de certaines femmes du moins, de se donner pour des victimes et de dire du mal de leur mari. Les hommes sont si candides! Ça les attendrit, et en même temps, ça leur donne de l'espoir... Mais cela n'empêche pas la marquise d'aimer son mari — à sa façon ; et elle le prouve assez.

H6 ! sapristi! si elle aimait son mari... (a pan.) Dieu! que c'est bête, de ne pas pouvoir lui dire...

bESLIGNIÈRES.

La marquise est une femme charmante. Mais il y a quelqu'un qu'elle aime de tout son cœur et par-dessus tout, et pour qui elle travaille avec un zèle merveilleux: c'est elle-même. Et ce qu'elle aime le plus après elle, c'est son mari : d'abord parce qu'il ne lui déplait point, et puis parce qu'elle porte son nom. Elle veut (ju'on soit à elle ; mais elle n'est jamais à personne, pas même dans les instants où tout le monde perd la tête, — si toutefois elle accorde de ces instants-là à d'autres qu'au marquis, ce que j'ignore. Ce qu'elle prend, elle le tient bien, et elle rend le moins possible en échange. Voilà tout.

ACTE TROISIÈME

LEVEAU

Et d'autres termes, c'est une femme supérieure. Je suis bien aise de vous l'entendre dire... Mais moi...Eiilin, je sais ce que je sais... Écoutez : Il peut arriver qu'un homme ait voulu le pouvoir, la renommée et l'argent, et qu'un beau jour, ce qu'il veut, ce soit une femme. Ce jour-là, c'est sottise de lui dire qu'il est dupe si, lui, il aime mieux cette femme que l'argent et que le pouvoir, — surtout quand il n'a tout à (ait perdu ni l'un ni l'autre.

DESLIGNIÈRES.

C'est parce qu'il n'a pas tout perdu qu'il est encore temps de l'avertir. Et je le fais bien affectueusement, je vous assure.

I.EVEAU

Grand merci de l'intention... Mais vous apprendrez prochainement des choses qui vous étonneront peut-être.

OESLIGMÈHES.

Je souhaite forte d'être étonné. Car ce qui m'étonnera, c'est que vous n'ayez rien à regretter, mon cher beau -père.

LEVEAU

Au revoir. Je ne vous en veux pas.

DESLIGMÈRES.

Ça, c'est un progrès, (a part.) Quelle sottise méditait-il encore?. Enfin, j'ai fait mon devoir.

LEVEAU, préoccupé. H retourne s'asseoir à la grande table. Bas, à la main-tienne.

Je vous ai dit que j'avais à vous parler...

LA MARQUISE, de même.

Mais, mon ami...

LEVEAU, de même.

Tout de suite; il le faut. Je vous en prie.

LA MARQUISE, bas, au marquis.

Mon ami, vous m'avez conseillé tout à l'heure d'avoir une conversation avec Leveau... sur ce que vous savez. Votre présence le gênerait peut-être. Voulez-vous nous laisser seuls un moment?

LE MARQUIS, de même.

Certainement, chère amie (iiiai.) Vous qui êtes curieux, Deslignières... à propos des élections, venez donc un peu dans mon cabinet, j'ai des documents hien amusants à vous montrer.

Le marquis et Deslignières sortent.

SCÈNE IV LA MARQUISE, LEVEAU

LEVEAU

Pourquoi ne l'avoir pas renvoyé plus tôt, méchante? J'ai tant de peine, vois-tu? à m'observer, à me contenir, quand je voudrais tant, mon Odette, t'avoir toute à moi, te regarder à mon aise, t'envelopper dans mes bras, te respirer...

Il reut reipirer la nuque de la marquise ot la prendre par la taillis ; rlle ■« dérobo.

ACTE TROISIÈME

LA MARQUISE, à pari.

Celle rage de tutoiement! (iiaut.) Prenez gardeje vous en prie.

LEVEAU

Vous avez peur qu'on ne nous écoute?

LA MARQUISE

Non, mais qu'on ne nous entende.

Pendant toute la gcène, elle est inquiète, a peur d'être Bur-
prise. LEVEAU.

Je vous aime tant!

LA MARQUISE

Je croyais que vous aviez quelque chose à me dire?

Esl-Ce ma faute, lorsque je te vois... (Mouvement <Io la iLar-
quise.)... lorsque je vous vois... si j'oublie le reste du monde?...
Enfin, voici... Ma femme a demandé contre moi le divorce.

LA MARQUISE, d'un air d'étonnement prorond.

Vraiment?

LEVEAU

Comment elle a pu s'y décider, je vous le conterai plus lard. Je
dois lui rendre celle justice, que la pauvre femme s'est montrée
très raisonnable, très accommodante. Votre nom n'a pas été pro-
noncé. Elle a consenti à ne se servir que d'un petit dossier que
j'avais préparé depuis longtemps... des lettres de cabotines, d in-
signifiantes liaisons d'autrefois. Grâce à des amis que j'ai, l'affaire
a été menée rapidement et sans tapage. Dans

^juinze jours, au plus tard, le divorce sera prononcé. Dans
quelques jours je serai libre. Libre d'être entièrement à vous, et
libre bientôt de vous adorer à la face du monde. Quoi donc? vous
ne paraissez pas contente ?

LA MARQUISE, très douce.

C'est si grave, mon ami, ce que vous venez de l'aire là ! Avez-vous bien réfléchi ? Ne vaudrait-il pas mieux revenir sur vos pas ? Pourquoi ce scandale inutile ? Puis, songez au chagrin de votre fille, et j'ose dire de votre femme, à qui vous n'avez rien à reprocher, et qui est, dans tout ceci, la plus innocente des victimes.

LE VEAU, Taguuinenn inquiet.

Ma fille n'a plus besoin de moi. Quant au chagrin que je puis causer à une autre... le plus fort est fait depuis longtemps, vous le savez bien. Enfin, ce que je vous annonce est irrévocable.

LA MARQUISE

Pourquoi ne pas l'avoir consultée, tenue au courant... ?

LEYEAn.

Je voulais vous faire une surprise.

LA MARQUISE, de plus en plus douce.

Elle y est, la surprise.

LEVEAU

Vous m'avez voulu tout à vous, je vous ai obéi... Maintenant, qu'avez-vous fait, vous ?

ACTE TROISIÈME. 9^U

LÀ MARQUISE

Comment, ce que je vais faire ?

LEVEAU

Ne in'uvez-vous pas dit que vous étiez jalouse de ma femme ?
Ne m'avez-vous pas prié de choisir entre elle et vous ?

LA MARQUISE

C'est bieu possible, mon ami, et vous ne vous plaindrez pas, j'espère, du sentiment qui me faisait parler.

LEVEAU

Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez malheui guse, que vous n'aimiez pas votre mari ?

Sans doute.

LEVEAU

Et que vous aviez contre lui les griefs les plus sérieux, des griefs qui le mettraient à votre discrétion le jour où il vous plairait de les faire valoir ?

LA MARQUISE

Je n'ai pas dû vous dire tout a fait col .

LEVEAU

Un jour que je vous demandais : « Si nous étions libres tous deux, m'épouseriez-vous ? » ne m'avez-vous pas répondu « Oui, mon ami ? »

LA MARQUISE

Et je suis prèle à vous le dire encore.

LE VEAU

Eh bien, puisque votre mari vous rend raaliieureuse, puisque vous ne l'aimez pas, puisque vous m'aimez, puisque je suis libre, puisque vous pouvez vous affranchir, j'attends.

LA MARQUISE

Quoi?

LEVEAU

Que vous me disiez...

LA MARQUISE

Je ne comprends pas : qu'ai-je à vous dire ?

Mais... que vous allez divorcer à votre tour, comme vous l'avez promis.

LA MARQUISE

Je n'ai jamais pu vous promettre cela, mon ami.

LEVEAU

Le mot n'a peut-être pas été prononcé. Mais le sens de vos réponses était assez clair, et il n'y avait pas une autre façon de les interpréter.

LA MARQUISE

Je crains, mon ami, que vous n'ayez pas très bien compris... Il est probable que vous avez pris pour des engagements de vagues

réponses complaisantes que m'arrachait... à certains moments...
l'insistance de vos questions.

LEVEAU, Irfs liviiù-.

C'est une épreuve, Odette? Uites-moi que ce n'est

ACTE TROISIÈME

qu'une épreuve, un jeu cruel... plus cruel que vous ue pensez...
Vous ne répondez rien?... Enfin, j'ai dû croire que vous
m'aimiez... Une femme comme vous ne se donne pas sans
amour... Alors vous ne m'aimez donc pas?

LA MARQUISE

Ne puis-je vous prouver mon affection qu'en me perdant ?

LEVEAO, se montant.

Vous ne serez pas perdue pour n'être qu'à moi... Oui ou non,,
êtes-vous disposée à tenir votre pro- _messe?

LA MARQUISE

Encore une lois, je n'ai rien promis de semblable.

LEVEAU

Êtcs-vous disposée, oui ou non, à faire pour moi ce que j'ai fait
pour vous ?

LA MARQUISE

Mais, mon ami...

LEVEAU

Ne cherchez pas à vous dérober. Répondez oui ou non.

LA MARQUISE

Mais...

LEVKAU, la prenant par le brai.

Oui OU non ?

LA MARQUISE

Je suis désolée, mon ami, de ce malentendu... Je regrette d'avoir pu y prêter par l'abandon et la tendresse

98 LE DEPUTti LEVEAU.

même de mes causeries avec vous... Mais, puisque vous m'obligez à formuler ce que le simple bon sens devrait vous faire deviner et comprendre...

Oui ou non ?

LA MARQUISE

Eh bien... non. (eUb fait en mime temps avec ses n.ains un geste

de prière pour le calmer.) Je ne peux pas, mon ami, je ne peux pas.

LEVEAU, à part.

Il avait donc raison, ce petit, tout à l'heure? (ii aut.) Vous venez d'être franche. Le malheur, c'est que c'est peut-être la première fois. Ces réponses de complaisance, comme vous dites, j'y ai cru si fermement que j'ai engagé sur elles ma vie et tout ce que je possédais au monde. Me laisser faire, c'était reconnaître votre dette. Le jour de l'échéance est venu : payez I

LA MARQUISE

Voilà qui est tout à fait galant.

LEVEAU

Oui, c'est convenu, je suis iln brutal... Et pourtant, au moment même où tout mon être se soulève de colère contre vous, au moment où je vous hais, — car je commence à vous haïr, — je continue à vous aimer, — à vous aimer comme personne ne vous aimera jamais.

LA MARQUISE

Espérons-le.

LEVEAU, très presjant (t avec de la roU-re au fond.

Ma chère petite Odette, ne sois pas nirchîmlc. Et liens, j'admets que tu aies oublié les engagemeals, j'admelâ

ACTE TROISIÈME

m 'me que tu ne les aies pas pris... Ce que tu ne te souviens pas d'avoir promis, qui t'empôhc de le faire tout de même? Je t'ai

tout sacrifié, je n'ai plus que toi : aie pitié! Tu n'auras pas à t'en repentir. Quand je tiendrai ce que j'ai le plus violemment souhaité au monde, quand je ne serai plus détourné de l'action par des inquiétudes de toutes sortes, tu verras quelles grandes choses nous accomplirons tous deux, et comme je saurai faire de toi la plus heureuse, la plus puissante, la plus riche et la plus enviée des femmes.

LA MARQUISE

Raisonnons un peu, mon ami. Comment vous, un homme d'affaires, un homme sérieux et pratique...

LEVEAU

Pas tant que vous, hélas 1

LA MARQUISE

Comment pouvez-vous exiger de moi, pour tout de bon, un si étrange sacrifice? si étrange... et si inutile! Car enfin, pourquoi ne pas laisser les choses telles qu'elles sont? Kst-ce que je refuse d'être encore votre amie... comme avant? Pourquoi voulez-vous me rendre comptable et responsable de folies auxquelles vous avez rêvé que je vous poussais, parce que vous teniez absolument à les faire? Et pourquoi voulez-vous que j'aie à quitter le nom que je porte...

LEVEAU

Pour?...

LA MARQUISE

Mais...

LEVEAU

Pour celui de madame Leveau? Dites-le donc! Ah! je vois clair à l'heure qu'il est, madame la marquise de

Grèges! Triple imbécile que j'étais! Ai-je été assez dupe! L'ai-je été assez pleinement! assez risiblement! Dupe de ma vanité, de ma naïveté de parvenu et de mon amour, hélas ! de mon amour de pauvre collégien de cinquante ans! Ah! tu as voulu tâler de la grande dame? Tu sais à présent ce qu'il en coûte, mon garçon. Tu as trahi pour elle tes principes et les amis; tu t'es déshonoré; lu as été le valet de madame ; tu as fait quelqu'un de son mari qui n'était qu'un carnier et une paire de bottes! Et maintenant que tu ne peux plus lui être bon à rien, à cette grande dame, oh! c'est bien simple, elle n'a jamais rien dit, elle ne se souvient plus... Ah! vous êtes vraiment une femme très intelligente! Vous avez dû bien lire de moi, et qui sait? vous me blaguiez peut-être, le soir, avec votre cocu! Les femmes adorent ces roseries-là. Eh bien! vous ne rirez plus, madame, c'est moi qui vous le dis. J'ai été absent de moi-même pendant un an : je me retrouve aujourd'hui, et prenez garde!

LA MARQUISE, épouvantée.

De grâce, mon ami, calmez -vous. On peut venir... je ne puis vous parler maintenant. Ici, j'ai peur... Je vous jure que, demain, je vous expliquerai mieux les choses... que vous serez content de moi... Demain, voulez- vous? à trois heures, à notre rendez-vous habituel... Ah! vous pouvez bien faire celo pour moi!

LEVEAU

Demain, soit.

SCÈNE V Les Mêmes, LE MARQUIS

LE MARQUIS, il lient une di[^]pêche à la main.

Mon cher Leveau, j'ai une nouvelle un peu désagréable à vous apprendre. Oh ! rien de bien grave. Pour moi, je n'ai jamais attaché une grande importance aux (■ leçons des conseils généraux... (ui tendant la dépêche.) Knlin, voilà : c'est votre concurrent qui est nommé.

LEVEAU

C'est complet! 11 ne manquait plus que cela! Eh bien, vous savez? j'en ai assez, moi, de tirer pour les autres les marrons du feu! Mais, soyez tranquille, c'est une leçon qui ne sera pas perdue. Je suis plébéien, monsieur le marquis, je suis fils de la Révolution, démocrate, démagogue, ultra-radical, extrême gauche, tout ce que NOUS voudrez! Seulement, voilà! on est bête, on est sensible, malgré tout, aux noms, aux titres, au chic, à l'élégance de la vie... Le peu qui reste de votre aristocratie ne subsiste que par la sottise et la lâchelé des démocrates qui la jalourent, mais qui voudraient avoir l'air d'en être, qui aiment bien se frotter à elle, et qui, dès qu'ils ont de l'argent, lui empruntent, avec ses façons de vivre, la moitié de ses préjugés. Si tous les démocrates faisaient leur devoir, voilà longtemps qu'elle ne serait plus qu'un souvenir, votre noblesse que le diable emporte ! Car elle est pourrie, Dieu merci ! et si elle n'avait pour continuer à vivre, que son

mérite et ses talents... Mais montrez-moi donc vos hommes! Vous ne savez même pas finir avec dignité. Pour prolonger

102 LE DÉPUTÉ LEVEAU.

votre vie d'une heure, vous simulez les opinions et vous recherchez les alliances qui devraient vous répugner le plus, et vous tendez la main aux petits-fils de ceux qui ont guillotiné vos grands-pères... Je me suis laissé empaumer comme un autre, et même plus qu'aucun autre. Mais c'est fini... Je me repens et je me reprends... Et, si compromis que je sois, si impuissant que je vous paraisse à l'heure qu'il est, n'allez pas me croire enterré, au moins! Je confesserai publiquement mon erreur ; je me frapperai Ja poitrine devant le peuple, et il me croira et il me pardonnera; il me rendra sa confiance, et nous ferons, lui et moi, de bonne besogne, je vous jure. On verra! on verra!

LE MARQUIS, il fait un geste de colère.

,\h ça! dites donc, monsieur Leveau...

LA MARQUISE, bas, retenant le marquis.

Laissez-le. Il ne se possède plus. Je l'ai exaspéré en plaidant avec trop de chaleur la cause de sa femme.

LE MARQUIS, se calmant.

Voyons, voyons, mon cher collègue, ce n'est pas sérieux, au moins? Je comprends qu'au premier moment... Mais vous réfléchirez, vous réfléchirez.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Une députation de Belleville demande de voir M. le marquis.

LA MARQUISE, au marquis.

Venez, mon ami.

Elle rfiitruln<>.

SCÈNE II

LEVEAU seul. Il (lie son chapeau el son ponîessus et déplace des sièges .

Viendra-t-il, lui? Les lettres anonymes, on les méprise... mais on vient tout do même. Il viendra. S'il vient, ce ne sera pas avant quatre heures. (Regardant sa monirc.) J'ai douc du temps devant moi pour la sauver... ou pour la perdre.

Entre la marquise.

SCÈNE III LEVEAU, LA MARQUISE

LEVEAU

Il l'enibrasge, elle se laisse faire, elle se laisse aussi enlever sa voilette, so« chapeau et son manteau, puis il met le verrou île la porte du rond.

Merci d'êlre venue, Odette. Je suis sûr que nous nous entendrons bien; car vous n'êtes pas méchante ni fausse, n'est-ce pas ? et tout ce que vous m'avez dit hier, vous ne le pensiez point? Il me semble qu'ici, dans ce petit coin où j'ai eu les plus douces

heures de ma vie, vous me serez meilleure, vous redeviendrez vous-même. Vous me l'avez promis, vous m'avez annoncé que vous me diriez des choses qui m'apaiseraient, des choses que je trouverais justes et bonnes. Vous voyez combien je suis malheureux! Tout me trahit et tout me manque à la lois. Au moins, vous me resterez ? Dites-le, dites-le vite !

LA MARQUISE

Oui, mon ami.

LEVEAU

A moi tout seul?

LA MARQUISE

Je ferai, mon ami, tout ce que je pourrai pour vous consoler, pour adoucir des chagrins dont je suis peut-être la cause involontaire. Ce que ma tendresse vous a enlevé sans le savoir, ma tendresse vous le rendra.

LEVEAU

Et vous quitterez votre mari?

106 LE DÉPUTÉ LEVEAU.

LA MARQUISE

C'est VOUS, mon ami, qui aurez toujours le meilleur de mon cœur.

LEVEAU

Écoutez-moi, Odette, car j'ai peur que nous ne nous comprenions pas encore. Vous rendez-vous bien compte de ma situation et de ce qu'elle m'oblige à attendre de vous ?... Avez-vous entendu ce que l'on crie dans la rue?

LA MARQUISE

Je vous avoue, mon ami, que je n'y ai pas pris garde.

On crie:« Leveau blakboalé!... La fin d'un traître! » et autres gentilleses du même genre. Les journaux républicains me piétinent. Les journaux de la droite me plaignent et me raillent doucement. 11 y a une caricature qui représente la République me vomissant, avec cette légende :

C'est Leveau et la salade Qu'ont fait mal à c'i'cnfant.

Très spirituel, n'est-ce pas ? Une autre caricature me montre léchant les bottes de votre mari. Je suis à l'heure qu'il est la fable de Paris et de la France . Or, savez-Yous pourquoi tout cela?

LAMARQUISE.

Parce qu'il y a dos sots et des méchants. Mais, au reste n'est pas qui veut la fable de Paris et de la France, comme vous dites. Attendez, mon ami, laissez faire lo le temps, et croyez un peu plus en votre force.

ACTE QUATitlÈiME

LEVEAU

Certes, j'y crois! et qui vivra verra. Muis, en allriidaut je me trouve dans la situation la plus abominable, la plus douloureuse, la plus humiliante. Et pourquoi? Parce que je vous ai aimée, comme un fou, comme une bête, comme un enfant. Eh bien, je vous le dis naïvement, mon cœur a besoin d'une compensation et l'attend du vôtre... Laquelle m'offrez- vous?

LA MARQUISE

Je vous l'ai déjà dit. Je continuerai d'clrc votre meilleure, votre plus tendio amie. Nous pourrons même nous voir plus souvent que par le passé, puisque vous allez recouvrer votre liberté tout entière.

Un tempe.

Ainsi, c'est tout ce que vous trouvez à m'oUnr...

LA MARQUISE

Mais...

LEVEAU

La continuation du ménage à trois?

LA MARQUISE

Ah! mon ami, vous avez des mois

LEVEAU

Vous ne voulez pas me comprendre, Udctle. Je piéoisso donc ma question. Ce que j'ai fait, êtes-vous maintenant disposée à le faire?

LA MARQUISE

Et quoi donc?

108 LE DÉFUTÉ LEVEAU.

LEVEAU

Tout quitter pour moi, comme j'ai tout quitté pour vous.

LA MARQUISE

Le divorce?

LEVEAU

Oui.

LA MARQUISE

Vous y pensez donc encore?

Vous me l'aviez promis, Odette. Du moins, je l'avais cru. Mais ce n'est plus à cause de cela que je vous le demande (je ne veux point recommencer la scène d'hier) : c'est parce qu'il ne m'est plus permis de faire autrement. Tout ce que j'ai sacrifié pour vous, c'est votre mari qui en profite. Or, je veux bien avoir travaillé pour vous, mais non pas pour un autre. Je veux

. bien avoir été votre instrument : je ne veux pas avoir

\été sa dupe!

LA MARQUISE

Vous ne l'êtes pas, mon ami. Cet échec d'un jour ne signifie rien; il laisse intacts votre force et votre talent. Et soyez tran-

quille, nous vous referons dans notre parti la grande place à laquelle vous avez droit.

LEVEAU

Vous vous moquez, n'est-ce pas ?

LA MARQUISE

Et cela, est-ce se moquer? (eIIo s'assied près do lul et lui iiiel lur Ti^paule ses moins crolsâos, comnio pour l'attirer à elle) Cc
n'est pas ici, du moins, que je me suis moquée do vous.

ACTE QUATRIÈME

Et croyez-vous que je vais vous quitter au moment où vous êtes malheureux?

LEVEAU

Si je Yùns écoutais, Odette, je serais le dernier des hommes. Je suis désormais l'ennemi de votre mari, et décidé à le combattre par tous les moyens. Cette bataille, je vous en avertis, ne peut finir que par la ruine politique de l'un de nous deux. Dans aucun cas, je ne puis continuer à le voir ni à aller dans sa maison. Vous voyez qu'il faut que vous soyez de son côté ou du mien, qu'il n'y a pas de compromis possible, et (7 je vous devez choisir entre lui et moi.

LA MARQUISE

Mais, mon ami, songez un peu à l'énormité de ce que vous me demandez. Songez au bruit, au scandale, à tout ce qui en résulterait pour moi de triste et d'amer. Songez que dans notre monde...

LEVEAU

Ah! oui, votre monde!...

LA MARQUISE, continuaant.

Un divorce n'est pas chose si facilement admise que dans le vôtre, ni si légère à porter pour une femme que pour un homme. Je ferais donc pour vous beaucoup plus que vous pour moi, et je reconnâitrais par le plus déraisonnable et le plus désastreux des sacrifices un sacrifice qui vous a été facile à vous et qu'au surplus je ne vous avais pas demandé. Et tout cela sans nécessité. Car n'ai-je pas d'autre moyen de vous rendre ce que je vous dois, de vous prouver la fidélité de ma reconnaissance et de mon affection ? Je vous reste parfaillenient dévouée, et plus que jamais. Je sens très bien

que j'ai une dette envers vous, et je ferai tout pour l'acquitter, mon ami, j'entends tout ce qui ne ruine pas ma situation dans le monde sans nul profit pour la vôtre, tout ce qui ne me déshonore et ne me perd pas...

LEVEAU

Oui, tout ce qui vous laisse marquise de Grèges... Jetez donc le masque, menteuse ! Vous m'avez dit que vous m'aimiez : ce n'était pas vrai ! Vous m'avez dit que vous étiez jalouse de ma femme : ce n'était pas vrai ! Et comme j'étais jaloux de votre mari, — oh ! moi, bien sincèrement, — vous m'avez dit que vous

éïiez pour lui comme une étrangère Ce n'était pas vrai ! Pourquoi m'avoir dit tout cela ? Dans quel intérêt ? Si vous ne m'aviez pas menti, vous en aurais- je moins aimée ? Aurais-je moins été à vous ? Mais non : nhus aviez besoin de prendre et de détruire. Oh ! je ne vaux pas grand'chose; mais je ne mens jamais pour le plaisir et je ne prends pas pour prendre. Vous, tout intelligente et supérieurement civilisée que vous êtes... enfin. je vous vois à nu, je reconnais en vous la plus haïssable variété de l'animal féminin, la petite créature aux mains rapaces, qui s'adore elle-même, qui par inslintt tire tout à elle et qui, par la plus stérile vanité et parce que tout lui semble une proie et une parure qui lui est due, veut s'asservir tout ce qui l'approche et gâche les cœurs comme elle gâche les chiffons !

LA MARQUISE

Voilà de fort belles phrases, mon ami.

LEVEAU

Vous verrez tout à l'heure si ce sont des phrases I

ACTE TROISU'ME. lii

LA MARQUISE

Des menaces après les injures ? Ah ! je me révolte à la fin ! Que me reprochez-vous ? Si vous m'avez aimée au point d'élre aveugle et stupide, est-ce ma faute ? Vous y ai-je forcé ? Si vous avez fait à cause de moi des choses qui allaient contre vos intérêts (encore qu'en savions-nous?) c'est apparemment que vous met-

tiez au-dessus de ces intérêts mon contentement à moi, le remerciement de mon regard, de mon sourire, de mes caresses. Vous n'étiez donc pas dupe, quoi que vous disiez. Je n'ai jamais eu besoin de tromper personne. Une femme que l'on juge belle et séduisante est-elle responsable des rêves et des illusions qu'elle fait naître chez les hommes, rien qu'en se montrant ? Étais-je obligée de vous éclairer sur la vanité de vos espoirs secrets ? Enlin, vous oubliez trop aisément que ces espoirs n'ont pas été tous déçus, et qu'en me donnant à vous j'ai fait pour vous, j'imagine, un peu plus que vous ne faisiez pour moi en me prenant. Puisque vous voulez établir nos comptes, j'affirme que tout ce qui pouvait vous arriver de fâcheux à cause de moi, je l'avais largement payé d'avance. Quand nous nous sommes rencontrés, c'étaient nos intérêts qui nous rapprochaient, pourquoi ne pas l'avouer ? Vous m'avez ensuite plus aimée que je ne vous aimais. J'en ai profité, c'est possible. Mais si c'eût été le contraire, si j'avais été la plus éprise, c'est vous qui eussiez bénéficié de la rencontre, et c'est moi qui serais perdue, voilà la vérité. — Je me suis servi de mon pouvoir, mais non pour des œuvres viles. J'ai cherché à accroître la situation de mon mari, parce que cette situation est aussi la mienne, qu'on songe à soi premièrement et que les meilleurs plaisirs me semblent, comme à vous, ceux de la domination. De bon cœur j'ai voulu vous grandir aussi, car,

Il LE DÉPUTE LEVEAU.

lorsque je vous ai cédé, je ne vous haïssais pas. Je vous vois très éprouvé aujourd'hui, et quoique vous ayez tout fait pour décourager mon affection, je veux bien être pour vous ce que j'étais avant, car je suis loyale. En quoi donc suis-je un monstre ?

LEVEAU

En quoi?... Eh ! je ne raisonne plus. Je souffre, et je veux. — Tout pour vous, j'y consens ; mais rien pour un autre, rien ! surtout pour celui-là ! je ne vous demande pas grâce, mais justice. Votre mari m'a tout pris: je vous veux en échange. Je n'ai plus que vous au monde : je vous garde. Vous quitterez votre mari et vous serez ma femme. Le voulez- vous? Répondez!

Je ne peux pas. Laissez-moi partir, (on frappe a la porte en criant: « Ouvrez ! » ; épouvantée.) Mon nia'i ! LEVEAU , très cslme.

Je vous le demande encore une fois : Voulez- vous?

([La marquise prend vite son chapeau et son manteau et fuit vers la porte

dela chambre, à droite.) La porte qui donne sur l'autre rue est fermée et j'en ai la clef. Si vous voulez fuir, ce sera avec moi et pour rester avec moi. Voulez-vous? (on frappe ds nouveau.) Voulez-vous? Si VOUS ne voulez pas, je vais ouvrir.

LA MARQUISE

Vous ne ferez pas cette infamie?

LEVEAU

Avec moi, toujours! Avec moi, ou j'ouvre.

LA MARQUISE

Eh bien, non! pas avec vous.

SCÈNE IV Les Mêmes, LE MARQUIS

LEVEAU y 11 se jette entre le marquis et la marquise.

Monsieur, je suis à vos ordres.

LE MARQUIS

Tout à l'heure, monsieur, (a la marquise.) Madame, je liens beaucoup à vous dire une chose. Si vous me voyez ici, c'est qu'une lettre anonyme m'a prévenu que vous y étiez. Mais n'allez pas croire que j'aie jamais douté de vous, que je vous aie jamais espionnée ou suivie. Je n'avais pas le moindre soupçon. Je n'ai rien vu, rien deviné. J'étais aussi tranquille, aussi aveugle, et je pouvais être aussi déshonoré qu'un mari peut l'être. J'avais pour vous, non seulement l'amour le plus profond, mais une confiance enUère, absolue. Je veux que vous le sachiez... (a Lereau.) Monsieur, j'ai dû certainement vous paraître stupide. Ce dont je soullVe le plus en ce moment, c'est la pensée que j'ai retju de vous des services, que je vous ai des obligations. Je ne puis vous parler comme je voudrais avant de m'en être

affranchi. Dès demain, je donnerai ma démission de

député, car vous avez beaucoup contribué à ma silua-

i tien politique. Je sais exactement à combien se mon-

1 tait ma fortune personnelle avant que nous ne vous

/ eussions rencontré. Tout ce qui dépasse ce chiffre sera

remis intégralement à madame. Quand cela sera fait,

serez-vous toujours à ma disposition?

LEVEAU

Oui, monsieur.

LE MARQUIS à la marquise.

J'espère, madame, que vous vous prêterez aux déclarations nécessaires. Je vais, malgré mes répugnances, demander le divorce contre vous, et pas une heure de ^ plus que la loi ne vous y autorise vous ne porterez mon \ nom. Entendez-le bien. /

! Il oit.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/ledputleveauolema>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.